



L'historien et ses modèles

Christian Stein

Volume 5, Number 2, mai 2010

Sur le thème de la simulation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/044084ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/044084ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Stein, C. (2010). L'historien et ses modèles. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 5(2), 227–279. <https://doi.org/10.7202/044084ar>

Article abstract

Speaking of models in history is a delicate matter. Since its emergence at the time of World War II in the area of our academic studies, the word covers different ways of thinking the historical method and practice. A minority of historians, mostly in the field of economic history, take models as new tools establishing a link with mathematics, and especially today, with game theory. On the other hand, all of this is mostly a question of semantic change for most of them, and does not mean anything deeper. Historians create and use models basically to explain their works and to establish comparisons. In some cases though they might be taken hostage by their own models, by misusing models designed for other purpose or by using them without knowledge.

L'historien et ses modèles

CHRISTIAN STEIN

Université de Bourgogne, Dijon

Comme certains de leurs homologues des sciences « dures », humaines ou sociales, il arrive que des historiens évoquent, élaborent ou utilisent des modèles dans le cadre de leurs travaux. Cette constatation soulèverait, bien entendu, la question épistémologique générale de la modélisation en histoire, mais elle est bien trop vaste pour être abordée ici en quelques pages. L'objet de cette contribution sera forcément plus modeste, et il ne faudra donc y rechercher ni prétention normative ni tentative de théorie générale sur la modélisation en histoire¹.

L'ambition de mon propos se bornera à essayer de définir dans quelle mesure il est possible de parler de modèles en histoire, de décrire leurs finalités, puis de délimiter pragmatiquement un certain nombre de situations dans lesquelles l'usage incontrôlé de modèles, volontaire ou non, s'avère parfois une pratique à risque pour le raisonnement historique.

Vous avez dit *modèle*?

Avant toute autre chose, un détour préalable – et substantiel – est d'abord nécessaire : qu'entendra-t-on donc ici par *modèle* en

¹ On verra d'ailleurs aussi dans la suite que l'essentiel de mon propos se limitera surtout à l'historiographie française.

histoire? La question semble anodine, presque naïve et devrait sans doute s'assimiler à ces questions qui agacent tant la réponse paraît évidente. Pourtant, à bien y regarder, rien n'est évident dans cette affaire et les discussions approfondies sur ce que sont, ou ce que pourraient être les modèles en histoire sont rares².

Un objet insaisissable?

Certains historiens ne parlent pas du tout de modèles, certains seulement un peu, d'autres au contraire beaucoup³. Or, même parmi les historiens qui usent du terme dans leurs travaux, rares sont ceux qui jugent nécessaire – ou tout simplement utile – de s'arrêter un instant pour le définir expressément. Il en résulte que, lorsqu'on parle de modèles en histoire, on en reste presque tou-

² Quelques exceptions tout de même, sans prétendre à l'exhaustivité : évidemment l'un des articles les plus célèbres de Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales. La longue durée. », *Annales ESC*, 1958, n° 4, p. 725-753, en particulier toute la troisième partie intitulée « Communication et mathématiques sociales »; Moses I. Finley, *Sur l'histoire ancienne. La matière, la forme et la méthode*, Paris, La Découverte, [1985] 1987, p. 116-124; plus récemment l'ouvrage collectif pluridisciplinaire dirigé par Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger (dir.), *Le modèle et son récit*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, comporte plusieurs contributions d'historiens. Pour le reste, on ne relève pour l'essentiel que de simples remarques qui demeurent marginales.

³ Il n'est pas inutile de rappeler qu'en français « modèle » ne renvoie pas nécessairement à la modélisation : voir par exemple l'usage du terme dans des ouvrages comme ouvrages comme Henri Fernoux et Christian Stein (dir.), *Aristocratie antique. Modèles et exemplarité sociale*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2007, ou Patrick Gilli (dir.), *Les élites lettrées au Moyen-Âge. Modèles et circulation des savoirs en Méditerranée occidentale (XII^e-XIV^e siècles)*, Montpellier, Presses universitaires de Méditerranée, 2008. Le mot, qui a été introduit dans la langue française à partir de l'italien au XVI^e siècle, n'a pris ce sens qu'après la seconde Guerre mondiale, « modélisation » n'entrant quant à lui officiellement dans le dictionnaire que dans les années 1970. Il est bien entendu ici que : 1) les occurrences que j'évoque dans mon propos ne se rapporteront qu'à la modélisation, sauf mention contraire; 2) il y a bien une articulation certaine entre tous ces sens du même mot, mais il n'y a pas la place ici pour développer cet aspect de la définition des modèles en histoire (pour un exemple des ambiguïtés et difficultés du terme *modèle*, comparer le titre, le projet et le contenu réel du livre de Victor D. Hanson, *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, préf. de John Keegan, Paris, Les Belles Lettres, [1989] 1990).

jours au niveau de la simple notion, c'est-à-dire au niveau du sous-entendu allusif, intuitif et peu argumenté. Bref on reste aussi toujours un peu dans le flou. C'est ce que notait encore récemment Jean-Yves Grenier :

Quant au modèle, s'il n'est jamais défini en tant que tel – sauf en des termes tellement généraux que ces définitions n'ont guère d'utilité –, des recherches d'historiens bien connus et à leur manière emblématiques servent à l'illustrer. Personne ne dénierait aux travaux de Witold Kula, de Keith Hopkins ou à ceux de Maurice Lévy-Leboyer et François Bourguignon cette capacité à exemplifier l'idée de modèle historique, même si dans ces trois cas les modalités de la formalisation et les caractéristiques des modèles sont très variées⁴.

Les quelques lignes de cette tentative de définition méritent d'ailleurs qu'on s'y arrête, car elles me semblent significatives d'une réelle difficulté qu'il y a à définir précisément les modèles en histoire. Jean-Yves Grenier y relève en effet d'abord la faiblesse des définitions de ses prédécesseurs, qui lui semblent trop générales et donc peu pratiques; mais, tout en écartant ainsi – peut-être un peu vite – Braudel, Finley et quelques autres sans doute encore, il n'arrive pas vraiment ensuite à les dépasser. Lui-même ne propose à son tour aucune définition claire – et utile, devrait-on ajouter – du modèle en histoire, toute sa contribution consistant à renvoyer vers des ouvrages de trois confrères qui seraient considérés de manière évidente comme des modélisateurs reconnus. Indépendamment du fait que cette méthode relève probablement plus de l'invocation de l'autorité de grandes figures de la discipline que de l'argumentation critique, à ce stade, le lecteur curieux reste sur sa faim, puisqu'il ne peut adhérer aux vues de l'auteur qu'à deux conditions absolues assez difficiles à remplir : 1) Avoir lu les trois historiens en question (s'il ne l'a pas fait, il n'aura pas les points de référence); 2) Accepter aussi l'idée que les travaux cités sont des modèles évidents (mais alors sans demander sur quels critères, parce que sinon il en revient de manière circulaire à la question initiale).

⁴ Jean-Yves Grenier, « Du bon usage du modèle en histoire », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger (dir.), *Le modèle et le récit*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 71-101.

Finalement, le seul indice qui subsiste dans tout cela pour caractériser le modèle historique est l'idée qu'il s'agit d'une « formalisation », et encore, cela n'apparaît-il que de manière incidente à la fin du passage. Or, une fois arrivé là, ne retrouve-t-on pas un de ces termes généraux si difficiles à utiliser et dénoncés au début de l'argumentation⁵?

Pour autant, doit-on alors se résigner à ce que cet objet, que sont les modèles en histoire, demeure pour partie insaisissable? Plusieurs éléments iraient dans ce sens, ou orientent, en tout cas, vers l'idée que le modèle historique est un objet à géométrie variable, et qu'il serait sans doute plus judicieux et pertinent de parler de modèles, de considérer la chose au pluriel plutôt qu'au singulier. Cette apparente confusion résulte en effet, à mes yeux, de ce qu'il y a en pratique deux types de modèles assez différents qui coexistent derrière le même mot au sein du discours historique. Cette coexistence s'opère, cependant, sans qu'existe ni vraie frontière bien délimitée entre les deux types de modèles, ni tentative pour les articuler l'un à l'autre. Néanmoins, ils correspondent tout de même, tous deux, à un clivage assez net au sein de la discipline.

Ainsi, plutôt que de commencer par une tentative de définition dans l'absolu de ce que serait un modèle en histoire, si on change de perspective, on peut pragmatiquement reprendre l'enquête à partir des occurrences du terme chez les historiens. De là, on distinguera assez facilement deux grandes familles de modèles dans l'historiographie.

Modèles mathématisés

Vu sous cet angle, il est en effet aisé de constater que les historiens qui parlent le plus de modèles dans leurs travaux, ceux qui sont les plus sensibles aux aspects théoriques de la modélisation, se recrutent avant tout parmi les spécialistes en histoire économi-

⁵ Pour une critique (virulente) de l'usage impropre de cette notion de formalisation dans les sciences humaines et sociales, voir Giorgio Israel, « Modèle récit ou récit modèle », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon, Pierre-Michel Menger (dir.), *op. cit.*, p. 363-424 (ici surtout p. 369-375).

que⁶. Pour reprendre notre exemple précédent, il n'est assurément pas anodin que Jean-Yves Grenier et les trois auteurs de référence qu'il cite soient tous spécialisés dans ce domaine⁷. À sa façon, l'historien de l'économie antique Jean Andreau exprime bien cette affinité qui en deviendrait presque naturelle : « Où trouver en effet des modèles plus variés et plus suggestifs qu'en économie?⁸ ». De manière plus générale, à ces historiens de l'économie, on serait d'ailleurs en droit d'ajouter un certain nombre d'autres chercheurs, influencés par ce qui se passe dans des sciences humaines et sociales proches⁹. Le point commun à tous ces historiens est qu'ils travaillent à la marge d'autres disciplines qui ont été largement influencées depuis l'époque de la

⁶ Les relations entre économie et histoire sont parfois complexes, voir Witold Kula, « Histoire et économie : la longue durée », *Annales ESC*, 1960, n° 2, p. 294-313, en réponse à l'article de Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales... », *op. cit.*; pour un point de vue d'économiste : Pierre Dockès et Bernard Rosier, « Histoire "raisonnée" et économie historique », *Revue économique*, 1991, n° 42/2, p. 181-210, ou Serge Latouche, *L'invention de l'économie*, Paris, Albin Michel, 2005, chap. V, joliment intitulé « Histoire et économie : d'un mariage raté à un divorce impossible. Les malentendus d'une cohabitation conflictuelle » (p. 99-115).

⁷ La thèse de Jean-Yves Grenier portait sur *La formation des prix et la conjoncture économique dans la France d'Ancien Régime*, (Thèse de doctorat d'histoire, Université de Paris I, 1993, Compte rendu dans *Cahier du Centre de Recherches Historiques*, 1993, p. 1-5). Les trois ouvrages des auteurs de référence qu'il cite dans son article sont Witold Kula, *Théorie économique du système féodal. Pour un modèle de l'économie polonaise, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Mouton, 1970, Keith Hopkins, « Taxes and Trade in the Roman Empire », *Journal of Roman Studies*, 70, 1980, p. 101-125 et Maurice Lévy-Leboyer et François Bourguignon, *L'économie française au XIX^e siècle. Analyse macroéconomique*, Paris, Economica, 1985. On remarquera que dans le même ouvrage collectif, qui rassemble une douzaine de chercheurs de diverses sciences humaines et sociales, figurent deux autres historiens dont les contributions sont directement liées à l'histoire économique : Maurice Aymard, « La formalisation à l'épreuve de l'anachronisme : les historiens et le marché », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon, Pierre-Michel Menger (dir.), *op. cit.*, p. 179-195, et Maurizio Gribaudi, avec l'économiste Pierre-André Chiappori, « La notion d'individu en microéconomie et en micro-histoire », *ibid.*, p. 283-313.

⁸ Jean Andreau, « Vingt ans après *L'économie antique* de Moses I. Finley : présentation », *Annales ESC*, 1995, n° 5, p. 947-960, p. 953.

⁹ Voir par exemple Philippe Mongin, « Retour à Waterloo. Histoire militaire et théorie des jeux », *Annales HSS*, 2008, n° 1, p. 39-69.

Deuxième Guerre mondiale par *certaines* formes du discours et de la méthode des mathématiques, dont la modélisation. Je veux bien entendu surtout parler des sciences économiques qui se sont mathématisées à outrance ces dernières décennies, mais aussi de certains pans de la sociologie, des sciences politiques, etc., qui ont tenté d'intégrer dans leur démarche, parmi d'autres choses, les recherches sur le choix rationnel comme la théorie des jeux, recherches élaborées et développées à partir des années 1930 par des mathématiciens et économistes comme John von Neumann ou John Nash¹⁰.

On pourrait décrire le processus ainsi : les mathématiques modélisantes ont fortement influencé les méthodes et les discours des sciences économiques dans un premier temps, à partir des années 1920-1940; puis, de proche en proche, un certain nombre d'autres sciences humaines et sociales comme la sociologie, la psychologie, etc, ont été touchées de manière variable, et, bien entendu, aussi l'histoire via d'abord l'histoire économique¹¹. C'est pour cette raison que Fernand Braudel observait en 1960 la nouveauté du terme *modèle*, qui n'était pas encore frappé du sceau de l'usage dans notre discipline (un « nom assez nouveau » écrivait-il) mais qui commençait à s'y répandre¹².

¹⁰ Voir Louis-André Gérard-Varet et Jean-Claude Passeron (dir.), *Le modèle et l'enquête. Les usages du principe de rationalité dans les sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1995, qui rassemble sociologues, philosophes, épistémologues et économistes. S'il n'y a pas d'historien dans la table des matières, on note tout de même dans les remerciements de l'introduction (p. 9) les noms de deux historiens, Bernard Lepetit et Paul Veyne.

¹¹ Ces évolutions concernant les modèles et la modélisation s'inscrivent dans un contexte plus large qui inclut également après la Seconde Guerre mondiale l'essor très rapide de l'histoire sérielle, ou cliométrie, qui utilise aussi beaucoup les mathématiques : tout cela est très bien résumé par Maurice Aymard, « Histoire et comparaison », dans Hartmut Atsma et André Burguière (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1990, p. 271-278, en particulier p. 273-275.

¹² Fernand Braudel, « Unité et diversité des sciences de l'homme », *Revue de l'enseignement supérieur*, 1, 1960, p. 17-22 = *Écrits sur l'histoire*, Flammarion, Paris, [1969] 1993, p. 85-96 (ici page 91). Moses Finley passe ainsi auprès de certains pour avoir introduit à la même époque les modèles en histoire ancienne (Jean Andrau, *op. cit.* p. 953). Au passage, le terme n'était pas beaucoup plus ancien dans les sciences « dures », puisque les modèles n'y

Les discours historiques portés par ces modèles sont marqués par deux caractéristiques majeures. La première est un vocabulaire et des modes de présentation assez spécifiques et fortement influencés – contaminés diraient certaines mauvaises langues – par des sciences « dures », en particulier les mathématiques, ou considérées plus dures que l'histoire comme l'économie (elle-même très mathématisée). C'est ainsi que, dans les cas extrêmes, on peut voir surgir dans le cadre de discours historiques des mots et formules a priori incongrus en histoire comme « bijection » ou « bifurcation des systèmes dynamiques non linéaires »¹³.

La chose se comprend bien sûr très bien dans certaines situations, par exemple dans le cadre d'études s'appuyant sur l'usage des statistiques, mais que penser de cet érotique « $(B_i, B_j) = \text{si } E_1, \text{ faire } B_i; \text{ si } E_2, \text{ faire } B_j, \text{ avec } i, j = 1, 2$ » qui, nous dit-on, résume les quatre stratégies possibles de Blücher à Waterloo¹⁴? Le vrai problème dans cette « phrase » n'est pas le caractère juste ou non de la proposition, mais bien le fait qu'il y a ici le choix d'un langage qui est totalement incompréhensible pour 99,99% des historiens actuels, d'un langage qui paradoxalement interdit donc toute discussion. Dans un autre registre, le récent et brillant ouvrage d'Alain Bresson consacré à l'économie des cités grecques antiques mobilise quant à lui tout le vocabulaire et les concepts des sciences économiques les plus modernes, à tel point qu'à le lire on a parfois l'impression d'avoir devant les yeux autant un manuel d'économie moderne qu'un livre d'histoire grecque¹⁵.

L'autre caractéristique majeure de ces discours historiques, qui est bien entendu également liée à la forme qui vient d'être évo-

apparaissent qu'au tournant du XIX^e et du XX^e siècle : voir Giorgio Israel, *La mathématisation du réel. Essai sur la modélisation mathématique*, Paris, Seuil, 1996, en particulier p. 187-201 (chap. 13 : « Le nouveau statut de la physique et les débuts de la modélisation mathématique »).

¹³ Jean-Yves Grenier, *op. cit.*, p. 94.

¹⁴ Philippe Mongin, *op. cit.*, p. 52.

¹⁵ Alain Bresson, *L'économie de la Grèce des cités*, I, *Les structures et la production*, Paris, Armand Colin, 2007, II, *Les espaces de l'échange*, Paris, Armand Colin, 2008. Il suffit de consulter la table des matières pour voir apparaître des concepts très économiques comme « l'information économique », la « division internationale du travail », la « gestion des risques », le « marché imparfait »... et bien sûr la théorie des jeux avec l'équilibre de Nash.

quée, est l'ambition plus ou moins affichée de rompre avec des pratiques et conceptions disciplinaires jugées trop traditionnelles, pour ne pas dire obsolètes. En 1988, la Rédaction de la revue des *Annales* appelait ainsi à un « tournant critique » dans la discipline¹⁶. L'année suivante, dans un autre éditorial, ressentant un certain désamour de la discipline pour le « modèle fonctionnaliste et le modèle structuraliste », elle précisait tout son intérêt pour une nouvelle approche fondée sur

des analyses en termes de stratégie qui permettent de réintroduire la mémoire, l'apprentissage, l'incertitude, la négociation au cœur du jeu social. Ces notions qui jouent un rôle central dans toutes les sciences sociales aujourd'hui, sont bonnes à penser. Elles rappellent que les objets sociaux ne sont pas des choses dotées de propriétés, mais des éléments d'inter-relations changeantes, à l'intérieur de configurations en constante adaptation¹⁷.

« Stratégies », « négociation », « jeu social », « inter-relations changeantes » : il est pour le moins difficile de ne pas sentir à travers l'association de ces mots l'influence de la théorie des jeux dans ce nouveau programme pour la discipline historique.

On perçoit dans tout cela la revendication de manière plus ou moins implicite d'une légitimité méthodologique supérieure en « durcissant » un vocabulaire trop commun, qui était aussi une spécificité ancienne et reconnue du langage historique¹⁸. Parlant de la diffusion à partir des mathématiques des modèles dans les

¹⁶ « Histoire et sciences sociales », *Annales ESC*, 1988, n° 2, p. 291-293.

¹⁷ « Tentons l'expérience », *Annales ESC*, 1989, p. 1317-1323, p. 1319. Il faut noter que le secrétaire de la rédaction des *Annales*, qui a largement impulsé et porté cette réorientation, était l'historien moderniste Bernard Lepetit, dont la présence était déjà notée *supra* note 9. Signalons aussi qu'il faudrait pour être exhaustif insérer la question des modèles et de la mathématisation dans des débats plus larges qui ont beaucoup secoué le monde des historiens à la même époque.

¹⁸ « L'histoire a l'avantage et l'infirmité d'employer le langage courant – entendez le langage littéraire. Henri Pirenne lui a souvent recommandé de conserver ce privilège. De ce fait notre discipline est la plus littéraire, la plus lisible des sciences de l'homme, la plus ouverte au grand public. » écrivait Braudel, qui poursuivait ainsi : « Mais une recherche scientifique commune exige un certain vocabulaire “de base”. On y parviendrait en laissant, plus qu'aujourd'hui, nos mots, nos formules et même nos slogans, passer d'une discipline à l'autre » (*Écrits sur l'Histoire, op. cit.*, p. 90-91).

autres sciences humaines et sociales, Braudel déplorait un retard des historiens à la fin des années 1950 :

Les explications qui précèdent ne sont qu'une insuffisante introduction à la science et à la théorie des modèles. Et il s'en faut que les historiens occupent là des positions d'avant-garde. Leurs modèles ne sont guère que des faisceaux d'explications. Nos collègues sont autrement ambitieux et avancés dans la recherche, qui essaient de rejoindre les théories et les langages de l'information, de la communication ou des mathématiques qualitatives. Leur mérite – qui est grand – étant d'accueillir dans leur domaine ce langage subtil, les mathématiques, mais qui risque à la moindre inattention d'échapper à notre contrôle et de courir, Dieu sait où¹⁹ !

Tout en demeurant finalement quand même assez prudent sur le fond, Braudel n'en était pas moins sous le charme de ces « mathématiques sociales » mises en œuvre entre autres par Claude Lévi-Strauss (« un excellent guide »), et laissait transparaître, à propos de la linguistique, ce qui a toute l'apparence d'une certaine forme d'idéal pour l'ensemble des sciences humaines et sociales :

Sur quelques dizaines de phonèmes que l'on retrouve ainsi dans toutes les langues du monde, le nouveau travail mathématique s'est mis en place, et voici que la linguistique, au moins une partie de la linguistique qui, au cours des vingt dernières années, s'échappe du monde des sciences sociales pour franchir « le col des sciences exactes »²⁰.

Précisons au passage qu'à l'époque de Braudel, cette mathématisation de l'histoire relevait plus de l'histoire quantitative que de la théorie des jeux, alors qu'aujourd'hui on a sans doute plutôt l'inverse.

Est-il besoin de préciser que cette approche qui a été largement prolongée par la suite a pu heurter, et a généré en retour de très vives polémiques qui ne sont toujours pas éteintes²¹. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les débats houleux sont

¹⁹ Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales... », *op. cit.*, p. 742.

²⁰ *Ibid.*, p. 744.

²¹ On se souviendra de la critique virulente de Gérard Noiriel en réaction aux propos de la Rédaction des *Annales* dans son *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Gallimard, [Belin, 1996] 2005.

spécifiques à l'histoire²² : en économie aussi certains se sont élevés contre « l'impérialisme des mathématiques » et un usage immodéré de la « méthodologie des modèles » contre les « économistes littéraires »²³. Et ce serait aussi une erreur que de penser qu'il s'agirait là d'un clivage qui opposerait les mathématiciens, plus quelques ralliés issus des sciences humaines et sociales, aux « autres » : sans y être hostile par principe, un mathématicien comme Giorgio Israel est particulièrement impitoyable dans sa critique de ce qu'il appelle la « modélisation mathématique des sciences non physiques » telle qu'il l'observe dans les faits actuellement²⁴.

²² Sans parler de l'affaire Sokal qui se rattache d'une certaine manière à ces polémiques (voir Laurent-Henri Vignaud, « La querelle des docteurs : transgression et violence heuristique dans l'Affaire Sokal (1996-2005) », dans Vincent Azoulay et Patrick Boucheron (dir.), *Le mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, p. 147-167).

²³ Jean Domarchi, « Contre l'économétrie », *Annales ESC*, 1958/2, p. 308-321 (dans la rubrique « débats et combats ») expressions rapportées des p. 312, 313 & 321. Une critique (virulente) et très récente cette fois, la tribune des économistes Roman Frydman et Michael D. Goldberg, « La fiction des "anticipations rationnelles" », *Le Monde*, 10/10/2009; voir également l'interview du mathématicien-économiste Benoît Mandelbrot dans le même journal le 18/09/2009. Dans les deux articles l'argument est le même : la mathématisation de l'économie s'est déroulée sans réelle compréhension des modèles et outils mathématiques mis en œuvre.

²⁴ Giorgio Israel, « Modèle... », *op. cit.* Il écrit ailleurs : « Nous avons évoqué la mathématisation de la biologie et de l'économie, en soulignant la pauvreté des résultats obtenus. [...] Bien que ces disciplines restent en grande partie non mathématisées, on peut vraiment parler d'une *invasion* des mathématiques! De même, en sociologie, un nombre croissant de chercheurs ont abandonné les vieilles recherches « synthétiques » et « discursives » pour consacrer de plus en plus leurs efforts à la modélisation mathématique. Les résultats sont souvent laborieux, leur contenu presque nul et le prix à payer en terme d'apprentissage mathématique est énorme. Mais qu'importe, seul compte l'espoir d'être accepté, tôt ou tard, dans les salons de la « vraie » recherche scientifique. En psychologie aussi on assiste à des « raids » de plus en plus fréquents et audacieux de la modélisation mathématique. J'ai vu récemment dans une librairie, côte à côte, *L'Interprétation des rêves* de Freud et un ouvrage qui présentait un modèle mathématique stochastique de la formation des rêves fondé sur l'analyse statistique des rêves d'un seul sujet. Je ne suis pas un tenant de la psychanalyse, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi on consacre tant d'efforts mathématiques à la production de

Modèles communs

Voici pour le premier type de modèles qu'on retrouve dans la littérature historique, mais il faut cependant se garder de faire une erreur de perspective à son propos, puisqu'il reste en réalité tout de même très minoritaire. S'il a beaucoup d'écho, c'est en réalité par défaut, pour la raison très simple que la plupart des historiens ne s'intéressent finalement guère à cette modélisation, ou plus précisément se sentent peu concernés par une éventuelle « mathématisation » de leur approche et donc n'en parlent pas, certains la rejetant même franchement²⁵. Il a d'ailleurs été observé encore récemment qu'alors que beaucoup de sciences humaines et sociales tentent depuis assez longtemps d'intégrer les théories du choix rationnel, l'histoire reste globalement assez imperméable, pour ne pas dire résistante à la chose²⁶.

Pour illustrer cela, prenons l'exemple de deux historiens très intéressés à la fois par les modèles et par l'histoire économique, Fernand Braudel et Moses Finley.

En 1958, Braudel publiait dans la rubrique « Combats et débats » des *Annales* son célèbre article sur le temps long comportant un assez conséquent passage consacré à ces « modèles » qui apparaissaient alors dans les sciences sociales :

Dans cette prospection où l'histoire n'est pas seule (au contraire elle n'a fait que suivre en ce domaine et adapter à son usage les points de vue des nouvelles sciences sociales), des instruments nouveaux de connaissance et d'investigation ont été construits : ainsi, plus ou moins perfectionnés, parfois artisanaux encore, les *modèles*. Les modèles ne sont que

résultats qui ne recèlent pas un centième du contenu de pensée que l'on trouve dans l'ouvrage de Freud. Et je ne vois pas pourquoi on devrait se torturer l'esprit pour bâtir un modèle mathématique laborieux du comportement des assassins, alors qu'on dispose de *Crime et Châtiment* de Dostoïevski... » (Giorgio Israel, *La mathématisation du réel*, *op. cit.*, p. 327-328).

²⁵ Voir Maurice Aymard, « Histoire et comparaison », *op. cit.*, p. 271. Position assurément extrême, Paul Veyne, va même jusqu'à considérer que l'histoire n'est pas une science (Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971). Anecdote peut-être révélatrice : sur la trentaine d'orateurs au colloque « Modèles et Apprentissages en Sciences Humaines et Sociales » (Toulouse, 8-9 juin 2009), seul un historien était présent.

²⁶ Philippe Mongin, *op. cit.*, p. 39-40.

des hypothèses, des systèmes d'explications solidement liées selon la forme de l'équation ou de la fonction : ceci égale cela, ou détermine cela.²⁷

Une lecture superficielle pourrait laisser croire que les modèles étaient pour Braudel une nouveauté méthodologique, en histoire comme dans les autres sciences sociales. Pourtant, une telle lecture serait un peu paradoxale, car tout le propos de Braudel montre au contraire que cette nouveauté était purement sémantique dans sa discipline. Dans les deux premières parties dudit article, il n'utilise jamais le terme *modèle*; ce n'est que dans la troisième partie qu'il aborde les innovations de son époque dans les sciences sociales en général, dont les modèles. Et ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il s'autorise à user du terme pour sa propre discipline, mais pour des travaux déjà plus ou moins anciens, ou du moins en gestation depuis longtemps. Désormais, le capitalisme marchand des XIV^e-XVIII^e siècles, qui était au début de l'article un « système économique », devient un « modèle », tout comme sa propre *Méditerranée* qui avait pourtant alors déjà 10 ans²⁸. Et on pourrait multiplier les exemples de travaux qu'il présente d'une manière telle qu'ils auraient aussi bien pu être étiquetés « modèles »²⁹. En réalité, s'il lui semblait observer que la modélisation mathématisée se répandait bien dans les autres sciences sociales, les historiens restaient globale-

²⁷ Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales... », *op. cit.*, p. 740, c'est Braudel qui souligne.

²⁸ Pour le capitalisme marchand, *Ibid.*, p. 733 & 741, pour la Méditerranée, p. 741. Le mot *système* apparaît également (p. 732) pour qualifier le « système culturel » mis en évidence par Ernst Robert Curtius en Europe entre le Bas-Empire et les XIII^e-XIV^e siècles : il est probable qu'ici aussi *système* et *modèle* étaient interchangeable dans l'esprit de Braudel.

²⁹ La page 732 est, de ce point de vue, particulièrement intéressante pour montrer que le modèle n'est qu'une innovation sémantique en histoire : outre les travaux de Curtius (cf. note *supra*) Braudel évoque d'autres travaux historiques sans jamais user du mot *modèle* mais dans des termes tels qu'on aurait aucun mal à voir chez Lucien Febvre le modèle culturel français au XVI^e siècle, ou chez Alphonse Dupront le modèle de la croisade en Occident. En histoire des sciences, Braudel évoque avec Aristote, Galilée-Descartes-Newton et Einstein, la succession d'« univers construits qui sont autant d'explications imparfaites » : gageons qu'il aurait aussi bien pu parler de la succession des modèles aristotélicien, moderne et einsteinien.

ment en retrait du fait d'une résistance à la rigueur du langage mathématique :

Pour être plus clair, prenons des exemples parmi des modèles historiques, j'entends fabriqués par des historiens, modèles assez grossiers, rudimentaires, rarement poussés jusqu'à la rigueur d'une véritable règle scientifique et jamais soucieux de déboucher sur un langage mathématique révolutionnaire – modèles toutefois à leur façon³⁰.

À côté des modèles mathématisés, les historiens conservaient donc une forme de modélisation propre, sur laquelle il revint en 1960 :

Dans l'économie politique d'aujourd'hui, l'essentiel est sans doute la « modélisation », la fabrique de « modèles ». Du présent trop complexe, l'important est de dégager les lignes simples de rapports assez constants et de structures. Au départ, les précautions sont si nombreuses que le modèle, malgré la simplification, plonge dans le réel, en résume les articulations, en dépasse, mais à bon droit, les contingences. Ainsi ont fait Léontieff et ses imitateurs. Dès lors, rien de plus licite que de raisonner dans le cadre du modèle ainsi construit et selon les moyens du pur calcul. Sous son nom assez nouveau, le « modèle » n'est d'ailleurs qu'une forme tangible des moyens plus classiques du raisonnement. Nous avons tous procédé par « modèle », sans trop le savoir, comme M. Jourdain parlait en prose. En fait le modèle se retrouve dans toutes les sciences de l'homme [...]³¹.

Entendons-nous : on l'a vu, Braudel n'était pas insensible à l'apparition et au développement à son époque de méthodes nouvelles et liées aux mathématiques dans les sciences sociales, loin de là. Il y était plutôt favorable, même si l'on perçoit parfois chez lui une once de scepticisme sur certains points. Mais, que dit-il dans le passage qui vient d'être cité, sinon que si, sous l'influence des sciences économiques, il y avait bien eu apparition et diffusion du terme *modèle* associé au concept de modélisation dans sa discipline, cela ne marquait en aucun cas une rupture avec le passé, mais simplement une innovation sémantique.

³⁰ *Ibid.*, p. 741.

³¹ Fernand Braudel, *Écrits sur l'Histoire, op. cit.*, p. 91 (W. Léontieff était économiste et obtint le « prix Nobel » d'économie en 1973, après avoir beaucoup modélisé les données statistiques de l'économie américaine grâce aux premiers ordinateurs).

Bref, pour Braudel, les historiens modélisaient sans le savoir avant l'apparition du terme, ce qui a pour conséquence logique que rien ne leur interdit désormais de continuer comme avant à modéliser de la même manière sans être obligés de le préciser. Ainsi, quand Claude Nicolet veut synthétiser le passage de Rome de la République à l'Empire, il n'hésite pas à appeler son chapitre « Le modèle impérial (Haut Empire) », un modèle de gouvernement dont les caractéristiques essentielles sont liées à l'État et au droit, là où le modèle républicain aurait plutôt été fondé sur la fuite en avant de la conquête³². Il n'y a rien de mathématique dans son langage et aucune rupture visible en termes de démarche par rapport aux générations précédentes, sinon bien sûr l'usage ici du terme *modèle*. Pour résumer : parler de modèles en histoire ne relève donc pas ici de la volonté de rupture épistémologique, mais bien d'un effet de mode.

À côté à cette position finalement assez œcuménique, il convient cependant aussi de signaler celle de Moses Finley, sur le fond assez proche de Braudel, mais bien plus sévère avec les modèles mathématisés qu'il voyait apparaître dans son domaine. Pour Finley, en effet, le modèle de l'historien « traditionnel » se confondait en réalité avec l'ancien idéaltype webérien (ce qui ramène à l'idée que les historiens fréquentaient des modèles longtemps avant qu'on en parle), et montrait une évidente supériorité sur le modèle mathématisé :

Il est dans la nature des modèles d'être constamment sujets à réajustement, correction, modification ou remplacement pur et simple. Les modèles non mathématiques sont d'une utilité quasi illimitée : alors que les modèles cliométriques ne peuvent concerner que des données quantitatives, il n'y a à peu près rien qui ne se laisse conceptualiser et analyser par des modèles non mathématiques : religion et idéologie, institutions économiques et idées, l'État et la politique, simples descriptions et séquences développementales³³.

Comme cela a déjà été observé, on note qu'à l'époque de Finley la mathématisation par les modèles est alors surtout une

³² Claude Nicolet, *Rendre à César. Économie et société dans la Rome antique*, Paris, Gallimard, 1988, chap. IV, p. 271-313.

³³ Moses I. Finley, *Sur l'histoire ancienne, op. cit.*, p. 124.

affaire d'histoire quantitative, pas encore de théorie des jeux comme ce serait le cas actuellement. Contrairement à Braudel, en revanche, Finley voyait peu de modèles en histoire : « sauf chez les spécialistes de l'histoire économique, la construction de modèles est une procédure rare en histoire, particulièrement, je crois, en histoire ancienne³⁴. »

Une définition unique est-elle possible?

Tout cela est très important, car nous touchons ici l'origine de la confusion paralysante qui règne à propos du sens des modèles en histoire et que nous avons évoquée en ouverture. D'un côté on a en effet une modélisation qui se présente comme une réelle nouveauté, très liée aux mathématiques et aux autres pans des sciences humaines et sociales utilisant les mêmes outils avec les mêmes ambitions scientifiques. De l'autre, on voit une modélisation commune – « tranquille » pourrait-on dire –, qui use du terme mais ne s'embarrasse pas du tout de paraître « post-moderne » ou pas, et qui ne cherche pas particulièrement à développer des liens avec les autres sciences sociales ou les modèles et théories mathématiques.

Pour sortir de la paralysie, on se retrouve alors devant une alternative. Soit, en parlant de modèles en histoire, on limite désormais le propos aux modèles « mathématisés » et « communs » mais de manière séparée, soit on tente de conserver une unité entre les deux sur la base d'un commun dénominateur. Le choix n'est en réalité pas neutre sur le plan épistémologique, car chaque terme de l'alternative porte en lui une logique interne spécifique.

Ainsi, accepter l'idée d'une différence irréductible entre les deux types de modèles historiques revient à accepter en même temps l'idée que l'apparition des modèles mathématisés correspond vraiment à une rupture dans l'histoire de la discipline entre une nouvelle histoire « scientifique » et une histoire traditionnelle. Les travaux comportant ces modèles s'inscriraient donc en rup-

³⁴ *Ibid.*, p. 117. Sur l'héritage de Finley, voir Jean Andreau, *op. cit.*, p. 953-954.

ture avec l'ensemble de ce qui se faisait avant leur apparition, mais aussi avec l'ensemble de ceux qui refuseraient désormais de suivre cette nouvelle méthode. Dans ce cas, ces modèles seraient les seuls véritables, et pour tous les autres il n'y aurait alors qu'un abus de langage à les appeler ainsi. Inversement, privilégier la jonction des modèles historiques, mathématisés et communs, revient à nier la rupture, ou en tout cas à la minorer très fortement, à considérer avec Braudel que les modèles mathématisés ne sont en réalité qu'une variante des modèles communs à tous les historiens, leur originalité étant surtout alors le produit de l'influence sémantique grandissante des disciplines proches que sont l'économie, la sociologie, les sciences politiques, etc.

Disons-le sans ambages, c'est la seconde voie que j'emprunterai ici, car la première me semble trop parsemée d'embûches pour être raisonnable. Il faudrait en effet alors écarter de notre propos toute l'historiographie antérieure à la rupture, donc antérieure aux années 1950-1960, ainsi que toute l'historiographie postérieure qui n'accepterait pas ces nouveaux principes méthodologiques. Or il serait tout de même curieux, et pour tout dire difficile, d'imaginer écarter d'une réflexion sur la modélisation des travaux comme ceux de Marc Bloch sur la société féodale ou Fernand Braudel sur la Méditerranée au prétexte qu'ils sont venus trop tôt³⁵...

Bref, suivant Braudel, repris plus récemment par la Rédaction des *Annales* qui écrivait que « de la modélisation, il faut retenir qu'un bon livre d'histoire est un système de propositions explicatives solidement liées entre elles³⁶ », nous resterons donc

³⁵ Dans quelques pages consacrées à une critique de l'histoire sérielle, Moses Finley notait avec plaisir au début des années 1980 les paroles œcuméniques de l'historien de l'économie Robert W. Fogel (« Nobel » d'économie en 1993) : « Que la cliométrie ouvre de nouvelles avenues du savoir, qu'elle réduise à néant certains éléments du récit traditionnel ou simplement y apporte des précisions, ce qu'elle fait de toute manière, c'est collaborer à l'élaboration du récit. La cliométrie n'a pas démodé l'histoire-récit. Les différences réelles de sujet, de méthodes et de style entre historiens "scientifiques" et traditionnels ne devraient pas faire oublier leurs affinités et complémentarités, qui sont fondamentales » (cité par Moses I. Finley, *Sur l'histoire ancienne*, *op. cit.*, p. 113).

³⁶ *Annales ESC*, 1989, n° 6, p. 1320.

désormais sur l'idée assez simple qu'une modélisation historique est *une représentation schématique d'une réalité qui associe et articule un certain nombre de concepts et de faits essentiels*³⁷. Cette définition comporte évidemment sa dose d'arbitraire et laisse de côté certains débats importants, comme le fait de savoir s'il est plus légitime de parler d'« une » réalité que de « la » réalité, si plusieurs modèles peuvent dériver de la même réalité, ou comme la question du degré d'abstraction qu'on s'autorise à faire dans le cadre de cette schématisation (mais ce point sera repris plus loin). Pour finir, cette définition relative de la modélisation renvoie en réalité et pour finir à la subjectivité du modélisateur ou du commentateur qui décide de considérer que tel travail historique est une modélisation ou non, avec le risque aussi que la modélisation se dilue alors dans toutes les formes de représentations. Toutefois, cette définition n'a pas la prétention d'être parfaite, mais d'être à peu près opératoire.

Pourquoi faire des modèles en histoire?

Ce long mais nécessaire détour pour mieux cerner ce que peuvent être les modèles en histoire étant achevé, il est maintenant possible de passer au problème suivant : pourquoi faire des modèles en histoire?

Le modèle explicatif

Le premier et principal usage du modèle en histoire est d'abord explicatif et comparatif, avec une vocation seconde plus didactique (avec parfois une puissance redoutable quand il s'agit de vulgariser auprès d'un public plus large).

³⁷ Je serais assez enclin à reprendre les propos du mathématicien Benoît Mandelbrot : « La peinture nous offre ici une métaphore utile : le portraitiste ne se propose pas de "cloner" la nature, mais d'en représenter quelques aspects essentiels. Cette métaphore n'est que partielle, mais elle met en place le rôle des *modèles* mathématiques du réel. Il est amusant de constater que, pour le peintre, *modèle* ne désigne pas le portrait, mais *l'être* représenté par le portrait. C'est dire que l'usage scientifique enraciné et l'usage artistique sont inverses l'un de l'autre » (Benoît Mandelbrot, *Fractales, hasard et finance (1959-1997)*, Paris, Flammarion, 1997, p. 12).

L'historien étudie ainsi son objet, puis construit son modèle en rassemblant les éléments à ses yeux les plus significatifs et en les organisant en système afin de mettre en évidence les liens qui les unissent dans une structure simplifiée. Cette manière de faire permet de mieux appréhender des phénomènes complexes et, surtout, de transmettre une compréhension globale du problème. En effet, si le spécialiste connaît bien dans le détail les caractéristiques de son sujet de prédilection, ce n'est quasiment jamais le cas de son public. Construire et présenter un modèle lui permet alors de faire l'économie d'une présentation exhaustive du dossier et de passer directement à l'exposition et l'exploitation des résultats. Ainsi, des spécialistes des sociétés belge et néerlandaise ont observé aux XIX^e et XX^e siècles l'émergence et l'institutionnalisation d'ensembles d'associations diverses qui partageaient une même religion ou philosophie politique, nommant ces ensembles les *piliers*. Ils ont ensuite noté que ces piliers avaient obtenu par la suite des pouvoirs publics la délégation de certaines missions publiques. On a alors parlé de *pilarisation* pour désigner désormais un modèle d'organisation socio-économique fondé sur cette forme originale de séparation communautaire³⁸.

Pour l'historien non-spécialiste, et séduit par l'argumentation de ce modèle, il est alors possible de s'en inspirer à son tour dans ses propres recherches, en particulier sur le mode comparatif. Le modèle est ici un outil stimulant qui permet de faciliter les échanges entre historiens travaillant sur des thèmes, des espaces ou des périodes a priori éloignés. Comparer les modèles rend alors possible l'identification d'éventuelles similitudes, qui étaient jusque là dissimulées dans les particularités de situations qui demeurent bien entendu toujours spécifiques. Par ce biais, les modèles ouvrent donc la porte à des généralisations de portée plus importante. Ainsi Marc Bloch, parlant de la société féodale à partir de l'Europe occidentale, pouvait-il comparer à la fin de son ouvrage les évolutions sociales et économiques de cette même

³⁸ Pour un exemple régional, voir Paul Gérin, « À propos de la "pilarisation" en Wallonie », *Revue belge d'histoire contemporaine*, 13, 1982, p. 163-176. Ce modèle tient d'ailleurs aussi de la sociologie et des sciences politiques.

Europe et celles du Japon, ainsi la *Méditerranée* de Braudel proposait-elle des directions à suivre pour les périodes autres que l'époque de Philippe II, etc.³⁹

Ces modèles explicatifs posent toutefois un problème de fond non négligeable qui est celui du positionnement du modèle entre la théorie et les faits. Dans un des grands manuels d'économie du moment, on peut lire que l'économie est une science sociale qui étudie son objet « d'un point de vue scientifique, c'est-à-dire à partir d'une exploration systématique, qui passe aussi bien par la formulation de théories que par l'examen de données empiriques » ; ces théories y sont présentées comme des « exercices logiques » qui articulent hypothèses et conclusions, et quelques lignes plus loin on apprend que « pour développer leurs théories, les économistes utilisent des *modèles* »⁴⁰.

Gageons que la plupart des historiens, pour qui l'ancrage dans les faits empiriques doit être primordial, seraient plutôt en désaccord avec cette vision des choses, où le modèle dérive plutôt de la théorie que des faits⁴¹. En pratique, la version historique

³⁹ Marc Bloch, *La société féodale*, préf. de Robert Fossier, Paris, Albin Michel, [1939-1940] 1994, p. 610-612; Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, [1949] 1966 a directement inspiré pour les périodes précédentes le projet initial de Peregrine Horden et Nicholas Purcell, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Malden MA, Oxford, Victoria, Blackwell, 2000 (voir l'introduction p. 1-3).

⁴⁰ Joseph E. Stiglitz, Carl E. Walsh et Jean-Dominique Lafay, *Principes d'économie moderne*, Bruxelles, De Boeck, 2007, p. 17 (ce sont les auteurs qui soulignent).

⁴¹ *Contra* : Jean Andreau, *op. cit.*, p. 953, pour qui les modèles sont « des schémas *a priori* que l'on doit mettre à l'épreuve de la documentation », et dont on a déjà précisé qu'il était historien de l'économie. Mais, avant l'apparition des modèles dans les sciences humaines et sociales, en 1937, Marc Bloch mettrait déjà en garde que « la science des phénomènes économiques ne saurait être qu'une science d'observation. Elle ne peut, dirons-nous, se contenter de déduire, en partant de données *a priori* (lesquelles ne seraient probablement, en fin de compte, que des observations mal analysées et à demi conscientes). Le raisonnement, dans la science que nous nous efforçons d'élaborer, n'intervient que pour classer et interpréter les faits. Les hypothèses doivent sans cesse se rafraîchir au contact de l'expérience et s'efforcer péniblement, de se modeler sur celle-ci. » (Marc Bloch, « Que demander à l'histoire? », dans *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Annette Becker et Étienne

de ce débat porterait plutôt sur le degré d'abstraction, mais donc aussi de simplification, que l'historien (s')autorise dans les modèles qu'il construit ou utilise, avec *in fine* deux risques symétriques pour l'utilisation du modèle historique⁴².

La schématisation peut en effet rester trop profondément ancrée dans les faits empiriques, et à ce stade-là le modèle explicatif reste tellement lié à la singularité de ses origines qu'il en perd toute valeur comparative : « à ce jeu, l'historien détruit, sans fin, les bénéfices de la "modélisation" » écrivait Braudel⁴³. Est-il ainsi nécessaire d'utiliser le mot *modèle* (« model ») pour désigner un classement particulier des manuscrits de la Mer morte en plusieurs catégories raisonnées, même si plusieurs classements sont possibles⁴⁴? On entre également ici dans la question du jeu des échelles : à partir de faits très circonscrits, quel degré de modèle nécessairement général, d'une manière ou d'une autre, est-on autorisé à établir⁴⁵?

Bloch (éd.), Paris, Gallimard, 2006, p. 469-484, cit. p. 470.

⁴² Abstraction et simplification ne sont d'ailleurs pas nécessairement synonymes : « L'exploration de la diversité du réel ne peut passer par la réduction du nombre des liaisons causales, ou par la recherche d'un hypothétique principe rationnel unique. À la simplification, les modèles historiques doivent préférer la complexification; contre l'appauvrissement ils doivent choisir l'enrichissement, seul moyen de rendre compte de la complexité des processus sociaux. » écrivait la Rédaction des *Annales* (*Annales ESC*, 1989, n° 6, p. 1321).

⁴³ Fernand Braudel, *Écrits sur l'Histoire*, op. cit., p. 92.

⁴⁴ Michael Segal, « The Text of the Hebrew Bible in the Light of the Dead Sea Scrolls », dans M. PERANI éd., *L'analisi dei testi ebraici. Metodi e problemi fra tradizione e innovazione. Atti del XX convegno internazionale dell'AISG, Ravenna 11-13 settembre 2006*, dans *Materia giudaica*, XII/1-2, 2007, p. 5-20 (ici p. 7).

⁴⁵ C'est là tout le problème de la micro-histoire analysé naguère par Bernard Lepetit, « De l'échelle en histoire », dans Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil/Gallimard, 1996, p. 71-94, qui parlait de l'exemple de l'ouvrage de Guy Bois, *La mutation de l'an mil. Lournand, village mâconnais de l'antiquité au féodalisme*, préf. de Georges Duby, Paris, Fayard, 1989. À partir de l'étude d'un petit village de quelques centaines d'âmes situé à côté de Cluny, Guy Bois se proposait d'éclairer passage de l'ensemble de l'Europe du système social antique au féodalisme (« Dissipons toute ambiguïté : l'objet du livre est une recherche d'ordre général », p. 14). Une « explication globale » vue comme un véritable modèle par son préfacier Georges Duby. (p. 11).

D'un autre côté, à partir des données empiriques, on construit une schématisation qui sera le modèle, mais au-delà on pourra être tenté de faire encore un pas de plus, et d'aller vers un concept de plus en plus épuré et déconnecté des données empiriques qui lui ont donné naissance. Avner Greiff, par exemple, quand il étudie le fonctionnement de l'économie de Gênes au Moyen Âge, produit à l'arrivée un travail de modélisation finalement très théorique, avec une intense utilisation de la théorie des jeux⁴⁶. Autre démarche, dans le cadre d'une recherche comparatiste sur le concept d'« empire » appliqué aux mondes anciens, un ouvrage récent juxtapose onze contributions décrivant chacune un empire particulier, depuis l'empire néo-assyrien (X^e-VII^e siècles av. J.-C.) jusqu'à l'empire almohade aux XII^e-XIII^e siècles. Toutefois, en conclusion, les responsables du projet, Fr. Hurllet et J. Toland, repoussent la tentation de proposer un modèle unique susceptible d'englober tous les modèles particuliers que sont finalement chacun des chapitres du livre; tout au plus acceptent-ils de proposer un certain nombre de points de convergence entre les différents empires étudiés⁴⁷. La démarche est intéressante car elle met en valeur un processus : études empiriques → établissement de modèles particuliers → mais refus de construction d'un grand modèle général. De fait, la tentation est en réalité toujours grande, une fois le processus de modélisation lancé, de construire des modèles de plus en plus englobants. Dans un article sur la féodalité et l'Europe de l'Est, Evelyne Patlagean, reprochait ainsi à Marc Bloch d'avoir limité son modèle de la féodalité européenne à l'Europe occidentale, en excluant les États slaves et Byzance qui lui étaient personnellement chers. Elle concluait ainsi :

Il nous appartient ainsi de substituer à l'*histoire comparée* des années vingt et trente de notre siècle une *histoire générale*, avec un modèle

⁴⁶ Synthèse récente de travaux menés depuis maintenant assez longtemps : Avner Greiff, *Institutions and the Path to the Modern Economy. Lessons from Medieval Trade*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006; critique de la démarche de Greiff par Jean-Yves Grenier, *op. cit.*, p. 77-83; voir aussi à ce propos Robert Boyer, « Historiens et économistes face à l'émergence des institutions du marché », *Annales HSS*, 2009, n° 3, p. 665-693.

⁴⁷ Frédéric Hurllet (dir.), *Les Empires. Antiquité et Moyen-Âge : Analyse comparée*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 230-250.

féodal assez complexe pour que la féodalité ouest-européenne en figure une version particulière, assez précisément repéré pourtant dans l'espace et dans le temps pour qu'il demeure un modèle d'historien⁴⁸.

Conclusion assez éloquente, où l'on perçoit aussi bien l'envie, le sentiment de nécessité, de prolonger le processus de modélisation amorcé par Bloch, que la conscience chez l'historienne du risque de créer à l'arrivée un monstre qui n'aura plus rien d'historique.

C'est bien pour éviter ces deux écueils que Braudel recommandait un permanent mouvement de balancier entre les données empiriques et le modèle :

Pour moi, la recherche doit être sans fin conduite de la réalité sociale au modèle, puis de celui-ci à celle-là et ainsi de suite, par une suite de retouches, de voyages patiemment renouvelés. Le modèle est ainsi, tour à tour, essai d'explication de la structure, instrument de contrôle, de comparaison, de vérification de la solidité et de la vie même d'une structure donnée⁴⁹.

Le modèle palliatif

À côté de ce modèle explicatif, existe une autre forme de modèle historique, qui en est en quelque sorte une forme de prolongement et que l'on qualifiera de palliatif.

Dans un certain nombre de cas, en effet, l'historien utilise la modélisation pour combler les lacunes parfois irréparables de sa documentation. Cette pratique concerne tout particulièrement les sciences de l'Antiquité qui doivent composer en permanence avec le naufrage de leurs sources; un peu comme si la mission était de décrire le bateau qui vient de sombrer, uniquement à partir des vestiges qui flottent encore à la surface des eaux. Pour donner un ordre de grandeur du désastre, il suffira de dire que l'ensemble des sources écrites grecques et latines conservées aujourd'hui, et mises en rayons, pourraient probablement tenir

⁴⁸ Évelyne Patlagean, « Europe, seigneurie, féodalité. Marc Bloch et les limites orientales d'un espace de comparaison », dans Hartmut Atsma et André Burguière (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui, op. cit.*, p. 279-298, cit. p. 296, c'est l'auteur qui souligne.

⁴⁹ Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales... », *op. cit.*, p. 746.

sans difficulté sur les murs du bureau de l'auteur de ces lignes. Ce métrage, qui est de l'ordre des dizaines de mètres linéaires, pas plus, pour environ 1500 ans d'histoire de l'ensemble du bassin méditerranéen pris dans un sens très large (nord de la Gaule, Mer Noire etc. comprises), est à comparer aux 7 257 km linéaires entrés aux seules Archives Nationales (site de Fontainebleau) de la seule France pour la seule année 2007⁵⁰. Et c'est sans compter tous les km linéaires supplémentaires dont ont hérité la même année les archives départementales du pays ou le Dépôt légal de la Bibliothèque Nationale, etc.

Dans ces conditions, on comprendra aisément que l'antiquisant est souvent obligé de formuler bien des hypothèses et, quand il faut appréhender un problème complexe, une modélisation plus théorique est souvent une porte de sortie commode pour pallier les lacunes de la documentation, en attendant la découverte d'un (très) éventuel document qui validera ou invalidera le modèle et ses hypothèses.

On vient de présenter le cas de l'histoire ancienne, mais c'est simplement la période où ce problème se pose de la manière la plus générale et la plus criante. Dans les autres périodes historiques, ou dans certaines spécialités plus pointues, il en est souvent de même. La pratique du modèle palliatif est bien développée aussi en histoire économique, spécialité particulièrement friande en statistiques et donc, bien entendu, totalement sinistrée avant les XVIII^e-XIX^e siècles. Parfois aussi les sources sont là, mais techniquement peu ou pas accessibles, ce qui revient au même cas de figure que si elles n'existaient pas : il est par exemple pour l'heure difficile de proposer une étude sur le modèle communiste nord-coréen sans faire beaucoup de conjectures⁵¹!

⁵⁰ <http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/index.html>, consulté le 12/10/2009. Sans parler bien entendu de plus de 4 millions de fichiers informatiques, 1502 cartes, etc.

⁵¹ Plus près de nous, Stéphane Courtois, parle ainsi de « révolution documentaire » pour évoquer à partir de 1991-1992 le nouvel accès aux archives soviétiques, insistant sur le regard très neuf qui a pu être jeté sur beaucoup d'interprétations anciennes (Stéphane Courtois, *Communisme et totalitarisme*, Paris, Perrin, 2009, p. 8-11).

On vient de voir le modèle palliatif comme béquille pour suppléer une absence de source, assez paradoxalement ce type de modèle peut également être mobilisé dans une configuration inverse. Les sources peuvent en effet aussi parfois être trop abondantes; il peut arriver que le corpus soit tout bonnement trop important pour être humainement gérable, comme cela arrive souvent en histoire contemporaine. Dans ce cas, l'historien est tenté d'établir un modèle général à partir d'une fraction considérée comme significative de son corpus. Le modèle ne pallie alors plus l'absence de sources, mais l'incapacité physique de l'historien à les utiliser toutes. Avec toujours bien sûr, le risque que n'émerge un jour de la masse des documents négligés un élément qui invalide le modèle proposé. Prenons le cas de la Chine, pays à la taille d'un continent, dont la population se situait entre 400 et 500 millions d'habitants au moment de la Longue Marche (1934-1935) pour atteindre aujourd'hui les 1,3 milliards. Indépendamment même de la question de l'accès aux sources, comment espérer faire un modèle du communisme chinois, si c'est seulement possible, autrement que sur la base d'un corpus qui laissera nécessairement de côté une montagne de documents⁵²?

L'historien prisonnier de son modèle

Dans le cadre d'élaboration et d'utilisation de modèles historiques qui vient d'être décrit, il arrive de temps en temps que l'historien se retrouve prisonnier de ses modèles, ce qui a pour effet de ruiner une partie de son travail, en tout cas d'affaiblir sérieusement ses conclusions. Mais, dira-t-on, comment un historien peut-il se retrouver ainsi prisonnier des modèles qu'il

⁵² Il suffit par exemple simplement de voir les débats qui subsistent sur les mécanismes et le bilan d'un épisode aussi important que ce que nous appelons communément la « Révolution culturelle » : voir à ce propos Song Yongyi (éd.), *Les massacres de la Révolution culturelle*, Paris, Buchet/Chastel, [2002] 2008 qui rassemble une série d'études de cas très localisés. Voir aussi la stratégie comparative et périphérique utilisée par Francis Deron, « Cimetières du maoïsme », *Commentaire*, n° 125, printemps 2009, p. 95-102 pour espérer se faire une idée du bilan humain global de l'événement.

construit ou utilise? La réponse est fort simple : quand ces modèles le font sortir de son rôle et ainsi perdre sa légitimité.

Modèle et prédiction

On le rappelle souvent, l'histoire est la science du passé. L'historien observe un objet définitivement achevé qu'il s'est fixé pour tâche de comprendre et d'expliquer. Il n'a pas d'autre mission que d'établir ce que l'on appellera une vérité historique, en suivant la démarche scientifique propre à sa discipline⁵³. Seuls les modèles explicatifs, ou éventuellement palliatifs (mais c'est un peu la même chose sur le fond) sont donc légitimes en histoire.

De ce point de vue, la discipline historique a une grande spécificité par rapport aux autres sciences. Ces dernières, pour la plupart, aspirent également à la compréhension générale de leur objet d'études et utilisent donc des modèles explicatifs de nature similaire. Toutefois, beaucoup sont également ancrées dans le présent et tournées d'une manière ou d'une autre vers l'avenir et la prévision. Une bonne partie de l'énergie qui est consacrée aux modèles météorologiques vise en fait à devenir capable de prévoir la météo à venir avec l'horizon le plus grand possible, tout comme les modèles économiques sont sollicités pour indiquer les tendances futures. Tout cela ne doit d'ailleurs pas nécessairement s'envisager sur un mode déterministe. Quand la géographe Denise Pumain évoque l'utilisation de la théorie de l'auto-organisation pour construire des modèles de croissance urbaine, elle cherche avant tout à expliquer ce qui s'est passé et explorer une « diversité de futurs possible »⁵⁴. Il n'y a pas vraiment là de

⁵³ Rappelons que pour Lucien Febvre, avant d'être une science, c'est-à-dire une somme, l'histoire était avant tout une démarche : « l'étude scientifiquement menée » des hommes d'autrefois (Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, [1952] 1992, p. 19). Point de vue qui n'est cependant pas partagé par tous. *Contra* : Paul Veyne, qui combat l'idée de vérité historique : « L'histoire n'est pas une science et n'a pas beaucoup à attendre des sciences; elle n'explique pas et n'a pas de méthode » (Paul Veyne, *op. cit.*, p. 10).

⁵⁴ Denise Pumain, « Les modèles d'auto-organisation et le changement urbain », *Cahiers de Géographie du Québec*, 42, 1998, p. 349-366 : « En permettant, non pas une prédiction exacte, mais l'exploration d'une diversité de futurs possibles, les modèles issus de la théorie de l'auto-organisation aideront-ils à

déterminisme ni de prédiction absolue, mais l'expression traduit quand même une orientation vers l'avenir.

Au contraire, si un historien est tellement convaincu par son modèle qu'il le pense prédictif, ou même seulement si ce modèle l'entraîne vers la prédiction, alors on peut considérer qu'il est prisonnier, en quelque sorte, de son modèle.

On trouvera de cela un exemple parfait avec l'historien Paul Kennedy et son ouvrage publié en 1988, *Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, en anglais *Rise and Fall of the Great Powers*. La thèse de Kennedy consiste à mettre en relation l'ascension ou le déclin des États depuis 1500 avec les choix concernant le développement économique et les dépenses militaires⁵⁵. Mais le titre français est plus explicite que le titre anglais original, puisqu'il expose bien le paradoxe qu'on a là un authentique livre d'histoire, de très grande qualité au demeurant, mais qui traite une période qui va au-delà du moment de son écriture! Au début de son huitième chapitre, intitulé « Vers le XX^e siècle », Kennedy analyse d'ailleurs avec lucidité le changement de démarche et ses implications :

Ce chapitre implique bien sûr un changement de chronologie, mais surtout, une autre méthodologie. Le passé le plus récent appartient déjà à l'histoire, et même si, du fait des idées préconçues et des difficultés d'accès aux sources, l'historien des dix dernières années a du mal à « séparer l'éphémère du fondamental », il ne sort pas de sa discipline. Mais même si on travaille sur des tendances déjà à l'œuvre, une réflexion sur l'avenir à partir du présent ne peut prétendre à la vérité historique. Non seulement les données changent puisqu'au lieu d'utiliser des dépouillements d'archives, on se sert de *prévisions* économiques et de *projections* politiques, mais la démarche n'offre aucune garantie de validité. Quelles que soient les difficultés méthodologiques associées au traitement des « faits historiques », les événements du passé *ont réellement eu lieu*, qu'il s'agisse de l'assassinat d'un archiduc ou d'une défaite

étudier de façon nomothétique le changement des structures géographiques? C'est une nouvelle perspective sur le changement, qui voudrait éviter de n'expliquer l'événement qu'*a posteriori*, en ne retenant que les éléments qui convergent, que les structures qui se conservent » (p. 354).

⁵⁵ Paul Kennedy, *Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Paris, Payot, [1988] 1989.

militaire. Cette certitude fait défaut dès qu'on aborde le futur. Des événements imprévus, de simples accidents, l'interruption d'une tendance peuvent rendre caduques les prévisions les plus vraisemblables; si ce n'est pas le cas, c'est que le futurologue a de la chance.⁵⁶

Belle lucidité, a-t-on dit, mais cela n'empêche pas ce huitième chapitre, dans lequel l'historien se mue de son propre aveu en futurologue, de représenter pratiquement 20 % de l'ouvrage! Il s'avère que le modèle développé par Paul Kennedy est tellement puissant que son créateur n'a pas pu s'empêcher en quelque sorte de le détourner de sa vocation première, expliquer le passé, pour en faire un outil autre, annoncer le futur, ou plutôt des futurs possibles. Et c'est bien là le danger. En faisant cela, l'historien sort de son rôle et fragilise toute sa position auprès du public et des collègues. Indépendamment de ses grandes qualités intrinsèques, une bonne partie du très grand succès de l'ouvrage de Kennedy lors de sa parution a découlé du fait qu'il arrivait en plein contexte de guerre froide, avec tous les débats passionnés autour de la politique militaire américaine des années Reagan, quand les dépenses militaires des États-Unis explosaient littéralement. À la lumière du livre de Kennedy, et en particulier de certaines pages de ce fameux huitième chapitre, beaucoup s'interrogeaient : ne voyaient-ils pas là le surengagement militaire que l'historien avait noté chez toutes les grandes puissances étudiées, surengagement qui avait marqué à chaque fois immanquablement le début du déclin? Bref, le modèle de Kennedy annonçait-il le déclin de la puissance des États-Unis? Entre ceux qui refusaient d'envisager ce déclin sacrilège et ceux qui se sentaient confortés dans leurs opinions, l'historien et son travail se sont trouvés instrumentalisés ou contestés pour partialité politique. Or une bonne partie de ces critiques n'auraient certainement pas eu lieu si l'historien était resté dans une posture de réserve plus académique, donc en supprimant son dernier chapitre et en laissant éventuellement à d'autres le soin d'imaginer un prolongement futuriste à son travail, voire en produisant lui-même un

⁵⁶ *Ibid.*, p. 488 (j'utilise ici pour pagination, l'édition de poche en Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1991), c'est l'auteur qui souligne.

essai à part⁵⁷. Et ce cas n'est pas isolé⁵⁸.

Le modèle et la démarche scientifique

D'autre part, l'historien travaille aussi dans le cadre d'une démarche scientifique à l'établissement d'une vérité historique, et les modèles peuvent être des outils utiles à cet établissement. Néanmoins, ce sont parfois aussi ces modèles qui l'incitent à s'éloigner de cette démarche. Pour reprendre le dossier de l'histoire économique des sociétés anciennes, le byzantiniste Constantin Zuckermann y dénonçait récemment un usage fort contestable des modèles :

Pour un spécialiste de l'histoire économique et sociale du Bas-Empire il est aujourd'hui de bon ton d'afficher sa désaffection pour les données des sources écrites, trop disparates et trop anecdotiques, impossibles à contrôler, incapables de fournir des séries quantitatives. Les données défailtantes sont alors remplacées par des modèles, le contexte documentaire par un contexte virtuel. Sans m'engager dans la polémique, et sans prétendre nullement avoir découvert la pertinence des données égyptiennes pour l'histoire impériale [...], j'espère⁵⁹ néanmoins démontrer à quel point ces sources sont sous-exploitées.

La dérive suit donc une séquence bien spécifique : de rares sources apportent des éléments trop dispersés (ou considérés comme tels) dans un premier temps; dans un second on crée un modèle théorique original ou bien on utilise un modèle déjà existant, afin de faire tenir ensemble ces éléments disparates;

⁵⁷ Autre signe de ce mélange des genres qui ne pouvait que brouiller la perception générale du livre, l'introduction de l'édition française était signée en mars 1989 par Pierre Lellouche, spécialiste des relations internationales, mais également très atlantiste et qui commençait alors sa carrière politique en devenant au même moment conseiller du président Chirac. Lellouche remplaçait d'entrée de jeu l'ouvrage dans le contexte de la polémique sur le déclin américain. Il est certain que si cette introduction avait été confiée à un spécialiste des XVIII^e ou XIX^e siècle son sens en aurait été très différent.

⁵⁸ Voir David Landes et Francis Fukuyama, « Richesse et culture : une conversation », *Commentaire*, 125, printemps 2009, p. 59-65, qui montre là aussi une étroite imbrication entre travail historique sur les modèles de développement et l'anticipation sociopolitique.

⁵⁹ Constantin Zuckermann, *Du village à l'Empire. Autour du registre fiscal d'Aphroditô (525/526)*, Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et de Civilisation de Byzance, 2004, p. 13.

enfin, le chercheur, fixé sur son modèle, oublie ou néglige désormais les quelques éléments réellement à sa disposition, en particulier les documents nouveaux ou ceux ayant la réputation d'être difficiles à exploiter.

On quitte alors à vrai dire le domaine de la science pour passer dans celui d'une forme de spéculation historique. Quitte d'ailleurs à ce que le modèle aille directement *contre* la réalité dans certains cas extrêmes, quand l'historien est trop attaché à la défense de son modèle désormais théorique. Ainsi, en 1975, le grand Moses Finley (1912-1986) écrivait à propos de la littérature économique grecque ceci :

Le livre qui devint le modèle de la tradition [...] est l'*Économique* (*Oikonomikos*), que l'Athénien Xénophon écrivit avant le milieu du IV^e siècle av. J.-C. [...] Il s'agit d'ouvrages pratiques, tant dans leurs enseignements moraux que psychologiques que dans leurs conseils agronomiques et leurs exhortations à maintenir des relations correctes avec la divinité. Pourtant, chez Xénophon, pas une seule phrase n'exprime un principe économique ou ne présente une analyse économique, il n'y a rien sur l'efficacité⁶⁰ de la production, les choix « rationnels », la distribution des cultures.

Pourtant, il ne pouvait pas ignorer ce texte dans lequel ledit Xénophon mettait en scène un grands propriétaires fonciers athéniens de l'époque, qui achetait des terres peu ou mal exploitées, les mettaient en valeur dans l'objectif de les revendre ensuite, avec un profit pouvant aller jusqu'à cent fois la valeur initiale⁶¹. On n'engagera bien entendu pas ici de discussion sur la pertinence du concept classique d'*homo œconomicus* appliqué à l'économie du monde grec antique, mais force est de constater que l'affirmation de Finley concernant Xénophon est ouverte-

⁶⁰ Moses I. Finley, *L'économie antique*, Paris, Les Éditions de Minuit, [1973] 1975, p. 15-18.

⁶¹ Xénophon, *Économique*, texte établi et traduit par Pierre Chantraine, Les Belles Lettres, Paris, 1949, chap 22-27. Finley portait le même type de jugement envers Caton, considérant tous ses jugements économiques comme sans fondement, relevant « sa complète ignorance de la notion de rentabilité » : tout au plus lui accordait-il « une connaissance pratique raisonnable, née de son expérience et de celle des autres, suffisante pour décider [...], même s'il ne pouvait pas justifier ses décisions par des rapports de coûts. » (Moses I. Finley, *Sur l'histoire ancienne. op. cit.*, p. 82-83).

ment contredite par ce passage, qui, dans un cas au moins, montre clairement une rationalité avec volonté de maximiser les profits par la rotation du capital.

Pour expliquer ce paradoxe, il faut savoir que Finley s'inscrivait en fait dans un débat ancien sur l'histoire de l'économie antique, un affrontement qui opposait des modèles dits « primitivistes » (l'économie antique n'a rien à voir avec l'économie moderne) et « modernistes » (les caractères essentiels de l'économie moderne étaient déjà en germe)⁶². Affrontement non négligeable puisqu'il a débuté à la fin du XIX^e siècle et s'est prolongé un siècle durant⁶³. Or en simplifiant à l'extrême, à la limite de la caricature, on pourrait dire que la question centrale entre modernistes et primitivistes était en réalité moins l'économie antique elle-même, que le rapport du monde antique au libéralisme et au capitalisme⁶⁴. À ce stade, on n'était pas loin de blocages de nature plus idéologique que scientifique de part et d'autre, des blocages qui ont généré un certain nombre de rigidités intellectuelles, par exemple chez Finley⁶⁵.

⁶² Sur le parcours de Finley, voir Alain Bresson, « Moses Finley », dans Véronique Sales (éd.), *Les historiens*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 178-192.

⁶³ Nicolas Tran, « Écrire l'histoire des économies antiques : la controverse entre "primitivisme" et "modernisme" et son dépassement », dans Pierre Brulé, Jacques Oulhen et François Prost éd., *Économie et société en Grèce antique (478-88 av. J.-C.)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 13-28; Alain Bresson, « Au-delà du primitivisme et du modernisme : Max Weber ou John Nash? », *Pallas*, 74, 2007, p. 17-30.

⁶⁴ Peter Garnsey et Richard Saller, *L'Empire romain. Économie, société culture*, Paris, Éditions la Découverte, 1994 [1987], intitulent leur chapitre sur l'économie impériale « Une économie sous-développée », et annoncent en début de ce chapitre un projet qui est de « définir la forme ou les formes spécifiquement romaines du sous-développement » (p. 91). Encore récemment a-t-on vu la publication d'Aldo Schiavone, *L'histoire brisée. La Rome antique et l'Occident moderne*, Paris, Belin, 2003 [*La storia sperazza. Roma antica e Occidente moderno*, Rome-Bari, 1996], ouvrage dont le titre montre tout de suite que l'économie romaine n'y est pas vue comme un objet en soi, mais bien comme un objet nécessairement en rapport avec l'économie moderne.

⁶⁵ Sur l'attitude rigide de Finley comparée à la souplesse de K. Polanyi vis-à-vis des modèles de ce dernier, voir Alain Bresson, *L'économie de la Grèce des cités*, op. cit., t. I, p. 14-22.

Le problème du rapport à la réalité

De manière générale, et dans le prolongement de ce qui vient d'être dit, on tombe ainsi dans un problème classique de la modélisation, problème universel qui concerne aussi bien la physique, la biologie que la sociologie ou l'histoire : quel rapport y a-t-il entre le modèle et la réalité qu'il est censé décrire⁶⁶ ?

Cas extrêmes, mais heureusement assez rares, certains modèles historiques postulent qu'ils *sont* la réalité et pas simplement une représentation plus ou moins imparfaite.

L'exemple le plus frappant de ce cas de figure est bien entendu le modèle de l'histoire marxiste. Ainsi, les historiens marxistes pensaient initialement qu'il existait un cours déterminé de l'histoire, un modèle unique d'évolution sociopolitique des sociétés humaines, qui commençait par un communisme primitif, se poursuivait par une société esclavagiste, une société féodale, une société bourgeoise, avant de s'achever dans une société socialiste/communiste (les deux termes étaient initialement équivalents) qui marquait en quelque sorte la fin de l'histoire. Accomplir un travail d'historien dans ce cadre intellectuel préétabli consistait donc, avant tout, à situer la société étudiée sur ce cours obligé du temps. Ce faisant, on se mettait d'ailleurs, sans nécessairement le vouloir, dans une position prédictive qui dictait les décisions politiques à présentes et à venir, puisque le modèle indiquait aussi bien les étapes futures que ce qui n'était plus possible (des esclaves dans une société bourgeoise, par exemple), or on a vu que cette dimension prédictive est aujourd'hui assez largement considérée comme l'un des péchés capitaux de l'historien.

Le problème avec les modèles censés être *la* réalité est qu'ils n'ont guère de souplesse ni d'élasticité dès qu'ils sont confrontés à la réalité des faits, justement : là aussi l'historien est alors prisonnier du modèle quand il se retrouve contraint à d'étonnantes contorsions intellectuelles pour sauver coûte que coûte son modèle. De fait, il quitte en pratique le chemin de la démarche

⁶⁶ Pour une discussion sur le rapport entre science et modèles, voir Giorgio Israel, « Modèle... », *op. cit.*, p. 375-386.

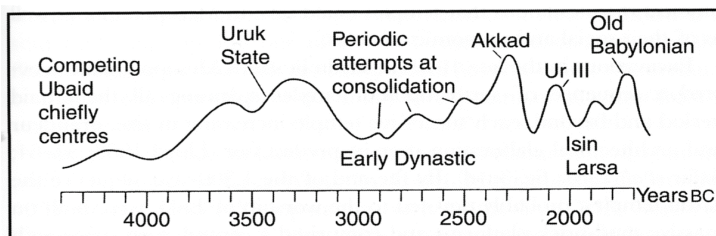
scientifique. Dans le cas du modèle marxiste de l'histoire, il faut se rappeler qu'il était issu de l'observation de l'histoire des sociétés européennes, surtout occidentales. L'évolution de la Russie, la Révolution puis la création de l'URSS, du fait des problèmes qu'elles posaient au modèle initial, firent ainsi éclater le mouvement marxiste en plusieurs branches qui proposèrent chacune un modèle présenté désormais comme l'unique et véritable modèle marxiste, le plus connu étant bien entendu le modèle soviétique (avec l'invention, par exemple d'une étape socialiste distincte de l'étape communiste pour expliquer et justifier le maintien et le renforcement de l'État). Si les marxistes européens, qui vivaient au moins dans le contexte de leurs modèles, avaient déjà des difficultés à concilier ces derniers avec les faits, on imaginera alors sans difficulté les affres des historiens marxistes extra européens pour mettre en adéquation leur histoire nationale avec le modèle général (et non l'inverse, ce qui aurait été la bonne démarche scientifique), comme ces Chinois qui tentaient de situer les différentes étapes obligées du modèle avec l'histoire de leur propre pays⁶⁷ ...

Dans un autre genre, plus anecdotique que celui qui vient d'être évoqué, il est permis de s'interroger sur la pertinence de certains modèles dont on ne voit plus guère à quoi ils pourraient bien correspondre dans la réalité. La mise en forme du modèle est quelque chose qui ne relève pas du détail, et les représentations graphiques sont de ce point de vue très délicates à manier. Ainsi, travaillant sur les sociétés anciennes de Mésopotamie, Joyce Marcus met en avant un modèle dynamique avec pour les États des cycles de consolidation-expansion-désintégration, dont elle propose une représentation graphique qui ne peut finalement que plonger le lecteur dans la perplexité (Figure 1)⁶⁸.

⁶⁷ Sur les problèmes de l'identification de l'âge « féodal » dans l'histoire de la Chine, voir par exemple M. Cartier, « Les historiens chinois, du marxisme au comparatisme. L'exemple du féodalisme », dans Hartmut Atsma et André Burguière (éd.), *Marc Bloch aujourd'hui, op. cit.*, p. 299-305.

⁶⁸ Joyce Marcus, « The Peaks and Valleys of Ancient States : An Extension of the Dynamic Model », dans Gary M. Feinman & Joyce Marcus (éd.), *Archaic states*, Santa Fe, School of American Research Press, 1998, p. 59-94, cité à partir de Roger Matthews, *The Archaeology of Mesopotamia. Theories and*

Figure 1



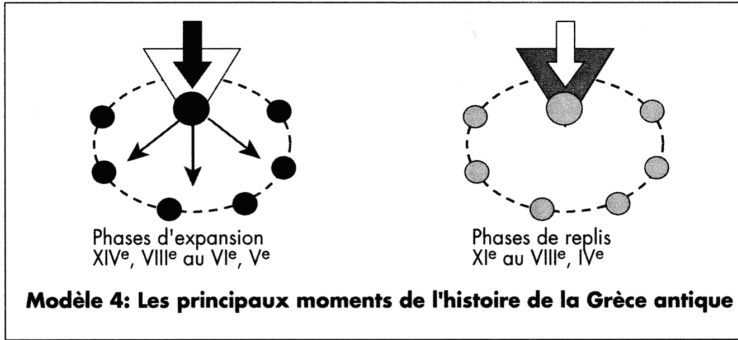
Source : Le développement des États au fil du temps en Mésopotamie par Joyce Marcus, citée dans R. Matthews, *The Archaeology of Mesopotamia. Theories and Approaches*, Londres, Routledge, 2003, p. 101.

Que peut bien signifier cette courbe, qui s'étire sur 2500 ans et qui est clairement établie pour comparer la puissance des plus anciens États mésopotamiens connus? On suppose que la courbe est censée marquer la puissance des États indiqués, mais comment par exemple justifier le différentiel entre les différents pics? Sans chercher à aller plus loin, on notera que ce graphique, qui ne fait que prendre une apparence de représentation mathématique, ne comporte en réalité aucune ordonnée... Autres exemples de modèles graphiques difficiles à mettre en rapport avec la réalité, ces modèles « géohistoriques » proposés pour analyser et présenter les mouvements de populations en Grèce ancienne ou pour présenter l'organisation de l'espace impérial romain aux I^{er}-II^e siècles⁶⁹. La démarche du géographe-historien consiste dans les deux cas à établir des schématisations intermédiaires (qu'il appelle déjà modèles), pour finalement tout intégrer dans un grand modèle général. La démarche n'est pas inintéressante en soi, mais, déjà, les modèles intermédiaires sont parfois étranges : dans l'exemple grec, modèle 4 (Figure 2),

Approches, Londres, Routledge, 2003, p. 100-101.

⁶⁹ Philippe Moyen, « De la Rome de briques à l'Empire de pierre : un modèle géohistorique de l'empire romain des I^{er}-II^e siècles », *Mappemonde*, n° 57, 1-2000, p. 17-21; Philippe Moyen, « L'aventure grecque : un modèle géohistorique », *M@ppemonde*, n° 73, 1-2004, 4 p., désormais devenue revue électronique : <http://mappemonde.mgm.fr/num1/articles/art04105.pdf>, consulté le 15 octobre 2009. Je ne vois ces chorèmes que sous l'angle de l'histoire, et sans m'engager dans la polémique spécifiquement géographique les concernant.

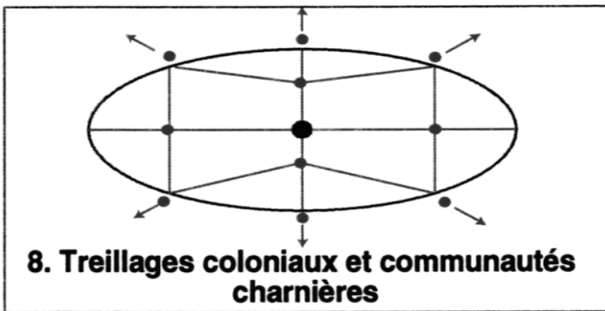
Figure 2



Source : Philippe Moyen, *M@ppemonde*, n° 73, 1-2004, p. 3

quel lien peut-on établir entre les schémas, le titre du modèle (« Les principaux moments de l'histoire de la Grèce antique ») et la réalité qui les sous-tend? Dans l'exemple romain (Figure 3), quel pourrait être le rapport entre ce schéma intitulé « Treillages coloniaux et communautés charnières » et le monde romain sur la période considérée?

Figure 3

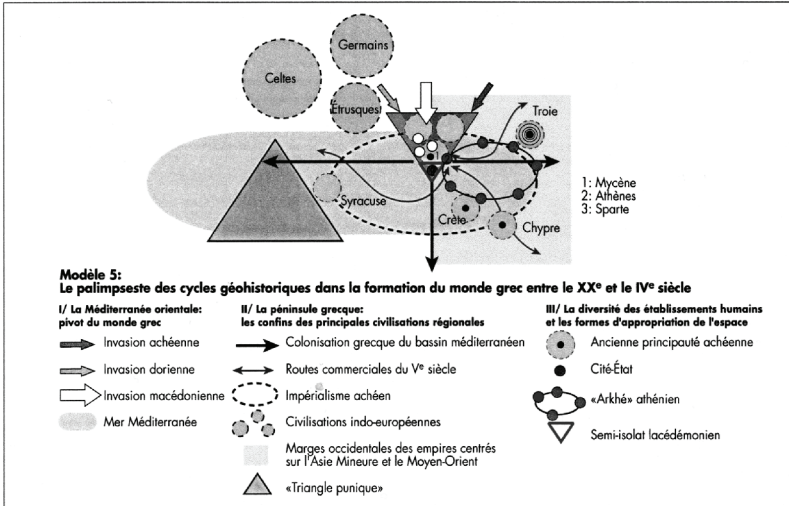


Source : Philippe Moyen, *Mappemonde*, n° 57, 1-2000, p. 19.

On supposera que le point noir central au cœur de l'ovale correspond à Rome au centre de l'Empire, mais et les autres points roses? Quel est le sens de leur répartition régulière et symétrique dans l'ovale? Et avec les modèles généraux qui sont l'aboutissement du travail de modélisation, et qui intègrent

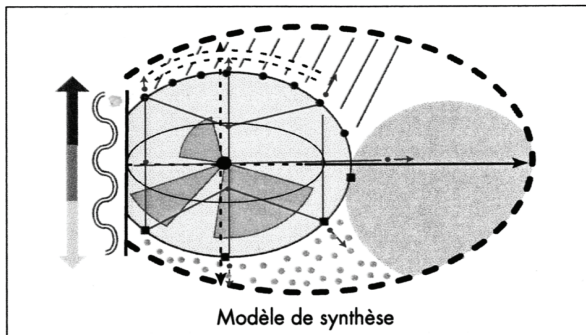
finalement le tout, les interrogations ne sont pas moins nombreuses (Figures 4 et 5).

Figures 4



Source : Philippe Moyen, *M@ppemonde*, n° 73, 1-2004, p. 3.

Figures 5



11. L'empire romain : un mastodonte qui pèse sur la géographie du monde antique

Source : Philippe Moyen, *Mappemonde*, n° 57, 1-2000, p. 21.

On en revient là en fait à une discussion qui a déjà été abordée précédemment : à force de se détacher du concret, le modélisateur crée un modèle trop abstrait dans lequel on ne retrouve plus que difficilement la réalité telle que l'historien la perçoit. L'outil qu'est le modèle devient alors d'un maniement pour le moins délicat, pour ainsi dire impossible pour celui qui ne sait pas bien sur quelle base factuelle il repose et qui manque donc de recul critique.

La transposition des modèles

Il est maintenant temps d'aborder la transposition des modèles, une pratique à laquelle le modèle historique se prête particulièrement bien pour deux raisons essentielles. La première est sémantique, elle renvoie aux relations parfois troubles entre les deux sens principaux du terme. Si en effet, jusqu'à présent, il a toujours été fait référence aux modèles issus de la modélisation, il ne faut pas oublier que le sens premier du terme est lié à l'imitation et à la duplication. Parler de modèle, c'est en soi une incitation à la reproduction d'un raisonnement ou à sa mise en œuvre hors contexte initial. Ensuite, ne l'oublions pas non plus, permettre la comparaison est de toute manière un des principaux buts des modèles : or de la comparaison à la transposition pure et simple, il n'y a souvent qu'un pas...

Importations

Commençons par voir le cas de l'importation de modèles élaborés dans d'autres sciences, avec un exemple extrêmement simple est connu de tous.

En 1859, Charles Darwin publia *L'origine des espèces par le biais de la sélection naturelle*, ouvrage dans lequel il exposait un modèle expliquant le processus de l'évolution des espèces, par la suite plus couramment évoqué sous le nom de darwinisme. Ce modèle allait remplacer les modèles fixistes non-évolutionnistes ainsi que le transformisme lamarckien. Au-delà des polémiques, son succès fut grand et ses idées inspirèrent rapidement les sciences humaines et sociales (alors naissantes), et en particulier l'histoire pour

deux raisons spécifiques. La première était que le modèle darwinien est un processus qui s'inscrit dans le temps long, par essence domaine de prédilection de l'historien; la seconde qu'en 1859 le modèle darwinien rencontrait alors des idées qui étaient déjà dans l'air du temps sur l'inégalité des races humaines. Pour ne s'en tenir qu'au domaine français – encore que livre soit dédié à Georges V de Hanovre, cousin de la reine Victoria – le comte de Gobineau venait à peine de publier son monumental ouvrage sur ce thème entre 1853 et 1855. Et dans la préface de la deuxième édition en 1884 – édition posthume puisqu'il était mort en 1882 –, jetant un regard rétrospectif sur le succès de son œuvre, il n'hésita pas à faire le lien et même une généalogie entre ses thèses et celles de Darwin :

Une des idées maîtresses de cet ouvrage, c'est la grande influence des mélanges ethniques, autrement dit des mariages entre les races diverses. Ce fut la première fois qu'on posa cette observation et qu'en en faisant ressortir les résultats au point de vue social, on présenta cet axiome que tant valait le mélange obtenu, tant valait la variété humaine produit de ce mélange et que les progrès et les reculs des sociétés ne sont autre chose que les effets de ce rapprochement. De là fut tirée la théorie de la sélection devenue si célèbre entre les mains de Darwin et plus encore de ses élèves. [...] Darwin et Buckle ont créé ainsi les dérivations principales du ruisseau que j'ai ouvert.⁷⁰

Dans cet extrait, on voit bien comment le modèle darwinien, modèle issue des sciences naturelles, se combinant au racialisme de l'époque, est intégré à une vision particulière de l'histoire humaine. De cette combinaison naît un modèle explicatif et historique des relations entre les « races », les sociétés ou les groupes sociaux fondé sur une expression célèbre, le « struggle for life ». Un modèle qu'on appela en France dès les années 1880 le « darwinisme social »⁷¹. On sait ce que cette interprétation a favorisé par la suite et il est inutile de développer... mais aujourd'hui encore on use de l'expression « darwinisme social » pour signifier grosso modo la loi du plus fort!

⁷⁰ Joseph-Arthur dit comte de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. I, Paris, Firmin-Didot, 1884, p. XIII-XIV (réimpr. 1940).

⁷¹ Jean-Marc Bernardini, *Le darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS éditions, 1997.

Or le darwinisme n'a en réalité jamais rien eu à voir avec cette loi du plus fort, ni même la notion de rapport de force ou de guerre. L'élément central du modèle darwinien était l'adaptation au milieu : pour simplifier, il faudrait en réalité parler de la loi du mieux adapté, pas du plus fort, avec toute la dimension aléatoire que cela comporte, en ce sens que l'évaluation de cette adaptation ne pourrait se faire qu'*a posteriori*, sur la base de l'importance de la progéniture (il fallait comprendre *struggle for life* comme les efforts à fournir pour assurer sa reproduction).

On voit ainsi, par cet exemple, que l'importation en histoire de modèles extérieurs à la discipline historique, même très puissants, même très légitimes dans leurs disciplines d'origine, entraîne le risque de dénaturer lesdits modèles et donc d'en perdre tout bénéfice. En dehors du darwinisme, dont l'importation en histoire a largement été favorisée par des conditions un peu exceptionnelles tout de même, le risque d'une importation mal contrôlée d'un modèle élaboré dans des sciences éloignées de l'histoire est cependant assez réduit. Les différences d'approche ou de préoccupation forment tout de même une barrière assez efficace.

En revanche, les risques liés à l'importation de modèles étrangers à l'histoire sont beaucoup plus forts avec les sciences proches comme la sociologie, les sciences politiques, etc. qui utilisent souvent en apparence le même langage. Pour cette raison, l'historien qui n'y prend assez garde peut se retrouver à utiliser ou à débattre de modèles qu'il pense historiques, mais qui ne le sont pas. Ainsi, le modèle de la « fin de l'histoire » proposé en 1989 par Francis Fukuyama, modèle selon lequel, pour faire court, le monde entrait dans une phase de consensus universel et pacifique autour de la démocratie libérale, fit en son temps beaucoup couler d'encre et de salive. Or Fukuyama n'est pas du tout historien : s'il fallait le qualifier, il est plutôt politiste (avec une formation en philosophie, économie et sciences politiques)⁷². L'affaire fit beaucoup de bruit à l'époque, mais n'alla quand

⁷² Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.

même pas très loin, puisque deux ans plus tard, avec la désagrégation de la Yougoslavie, entre autres choses, l'Histoire s'empressa de rappeler qu'elle n'était peut-être pas aussi finie que cela. On pourrait dire la même chose du « choc des civilisations » de Samuel Huntington. Ce modèle de relation entre civilisations plus qu'entre États, diffusé à partir de 1993, fut beaucoup critiqué, souvent récupéré sans le dire ouvertement, et continue à structurer en partie le regard historique sur les événements mondiaux depuis la fin de la Guerre froide. Pourtant, Huntington lui-même ne prétendait pas faire un livre de sciences sociales : « Ce livre n'est pas conçu comme un ouvrage de sciences sociales. » écrivait-il dans sa préface⁷³. À nouveau il s'agit d'un modèle de politiste, pas d'historien.

D'un contexte à un autre

À côté de ces importations de modèles venus de sciences autres que l'histoire, il y a aussi – et c'est bien plus fréquent –, des mouvements au sein même de la discipline proprement dite. Une activité naturelle de l'historien consiste en effet à comparer ce qu'il observe avec des choses déjà vues ailleurs, et cette comparaison peut s'opérer dans des contextes plus ou moins proches dans le temps et l'espace. Il a été question plus haut de la *pilarisation* en Belgique et aux Pays Bas aux XIX^e et XX^e siècles : on s'est aussi demandé s'il n'est pas possible de transposer le modèle au XVII^e siècle dans la ville d'Utrecht⁷⁴.

Toutefois, jongler entre les périodes et les lieux peut s'avérer risqué. Pour s'en convaincre, on verra le cas de la colonisation.

Le mot *colonisation* revient en effet souvent dans les études historiques. N'en prenons que quatre exemples parmi beaucoup d'autres : la colonisation urukéenne au Moyen Orient au IV^e millénaire av. J.-C., la colonisation grecque entre le VIII^e et le V^e

⁷³ Samuel P. Huntington, *Le choc des civilisations*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997 [1996, mais le livre est un développement d'un article de 1993 publié dans la revue *Foreign Affairs*], *op. cit.*, p. 10.

⁷⁴ Bertrand Forclaz, « Le foyer de la discorde? Les mariages mixtes à Utrecht au XVIII^e siècle », *Annales HSS*, 2008, n° 5, p. 1105-1123, en particulier p. 1107-1109.

siècle, la colonisation romaine entre le IV^e siècle av. J.-C. et le IV^e apr. J.-C., enfin la colonisation européenne moderne et contemporaine aux XVIII^e-XX^e siècles. Avec l'usage d'un même mot pour désigner chacun de ces phénomènes, on pourrait donc penser qu'il y a là toute l'apparence d'un vrai modèle colonial plus ou moins intemporel. Mais, est-il pourtant possible de parler d'une histoire coloniale? Dans le cas urukéen, on s'appuie surtout sur la diffusion d'un certain matériel archéologique et de certaines conceptions d'organisation urbaine⁷⁵. Avec les Grecs, on assiste, ni plus ni moins, à la fondation de nouvelles cités-États⁷⁶. Chez les Romains, on fonde dans un premier temps de nouvelles villes mais pas d'États au sens antique du terme, puis il ne s'agit plus que de changements plus ou moins honorifiques de statut juridique⁷⁷. Avec la colonisation européenne, enfin, il s'agit cette fois de la mise en place de systèmes complexes de domination et d'exploitation des populations non-européennes. Mais, sinon le mot, qu'est-ce qui rapprocherait les quatre situations très différentes qui viennent d'être évoquées? Pour dire les choses plus simplement, on a ici un seul terme, mais quatre modèles de colonisation assez différents les uns des autres. Malgré les apparences, il faut donc se garder quand on parle de l'un d'entre eux de transposer derrière le contenu d'un autre, sous peine de faire de grosses confusions et de ne plus rien comprendre : *la* colonisation n'existe donc pas.

Quand on y regarde d'un peu plus près, pour en faire l'histoire, on trouve à l'origine les mots *colonie* et *colonisation*, qui désignaient simplement, à partir des exemples grecs et romains, l'installation d'un établissement sur un territoire étranger⁷⁸. Ces mots ne cherchaient pas, alors, à en dire plus que cela, et ne

⁷⁵ Pascal Butterlin, *Les temps proto-urbains de Mésopotamie. Contacts et acculturation à l'époque d'Uruk au Moyen-Orient*, Paris, CNRS Éditions, 2003.

⁷⁶ Jean Leclant (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, PUF, 2005, articles « Colonisation grecque » [Anne Jacquemin], « Colonisation grecque de la Mer noire » [Christel Muller] et « Colonisation grecque en Adriatique » [Pierre Cabanes], p. 532-535.

⁷⁷ *Ibid.*, article « Colonie romaine », [M. CHRISTOL] p. 530-531.

⁷⁸ Voir les notices dans toutes les éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* depuis la première en 1694 jusqu'à la huitième en 1932-35.

suggéraient surtout rien en eux-mêmes sur les liens entre ces établissements et les éventuels indigènes, ni même les liens avec les États ou cités d'origine. Ce n'est vraiment que dans la deuxième moitié du XX^e siècle, sur la base des pratiques coloniales européennes, qu'a émergé l'idée d'un modèle colonial qui ne se limite plus à ces établissements en terre étrangère, mais intègre des processus historiques beaucoup plus complexes, comme la domination politique et l'exploitation économique sous toutes leurs formes. D'un point de vue comparatiste, cela ne signifie d'ailleurs pas que ces formes de domination et d'exploitation n'existaient pas avant : l'exploitation de l'empire romain (jusqu'au Haut-Empire) n'a certainement rien eu à envier à celle de l'empire français aux XIX^e-XX^e siècles; simplement cette exploitation n'est pas recouverte par le mot « colonisation » dans un contexte romain. C'est ainsi que naît dans cette deuxième moitié du XX^e siècle le mot *colonialisme*, inconnu auparavant⁷⁹. Ce modèle colonial moderne a d'ailleurs ensuite tellement évolué qu'il s'est même coupé partiellement de ses racines primitives, puisqu'il arrive qu'on parle aujourd'hui de néocolonialisme pour désigner un colonialisme sans aucun établissement territorial à l'étranger. Un colonialisme sans colonie en quelque sorte!

Or dans la foulée de ce processus de conceptualisation du modèle colonial moderne, certains historiens se sont mis à réinterroger de manière rétrospective les sociétés antérieures, avec en tête la grille de lecture du modèle contemporain, donnant alors naissance à des propos parfois un peu décalés. Ainsi a-t-on pu lire ceci à propos des élites de l'Afrique du Nord romaine :

Des notables locaux, qui devaient leur promotion sociale à la nouvelle échelle des valeurs mise en place par l'administration, collaboraient eux-mêmes avec zèle à l'instauration de cette civilisation venue d'outre-mer et reniaient allègrement celle de leurs ancêtres⁸⁰.

On note bien là un certain nombre de thèmes connus du modèle colonial moderne : la trahison de certaines élites par

⁷⁹ Voir la 9^e édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, 1986-, aux mêmes entrées que dans la note précédente.

⁸⁰ François Decret et Mhamed Fantar, *L'Afrique du nord dans l'Antiquité. Des origines au V^e siècle*, Paris, Payot, 1981, p. 209.

opportunisme, l'invasion, l'acculturation. On pourrait d'ailleurs, à la limite, s'y retrouver, car c'est quand même ce qui a dû se produire lors de la conquête romaine de l'Afrique du Nord, conquête violente et féroce comme le furent toutes les conquêtes romaines... Sauf qu'ici, l'extrait cité commente en réalité la défense des valeurs et traditions romaines par un vil collaborateur acculturé qui était aussi un enseignant de ce qui serait le secondaire de l'époque, un enseignant qui était aussi correspondant de Saint Augustin, donc au début du V^e siècle de notre ère. En fait, nous sommes ici 400 à 500 ans *après* la conquête romaine! Transposer dans ce cas le modèle colonial moderne n'a absolument plus aucun sens, car une telle démarche ignore superbement tout ce qui s'est passé durant les siècles qui séparent la conquête (environ entre 150 av. J.-C. et 50 apr.) et le temps d'Augustin (354-430). Or à ce moment-là, tout urbain africain se percevait lui-même comme parfaitement romain, et il était perçu de la sorte dans l'ensemble du monde romain et même en dehors. La conquête était alors quelque chose de très lointain, largement au-delà de l'horizon de l'immense majorité des Romains africains, tout comme la conquête de l'Alsace par la France au XVII^e siècle n'est plus depuis longtemps dans la conscience des Français alsaciens du XXI^e siècle. Ici la transposition du modèle moderne se révèle donc très inadéquate et même dommageable pour des historiens qui ont négligé le fait que le modèle colonial européen avait duré, selon les endroits, au grand maximum entre deux et trois siècles à partir de la conquête, là où l'Afrique d'Augustin avait déjà demi-millénaire de présence et d'intégration romaine derrière elle.

Bref, l'analyse de sociétés à l'aide de modèles construits pour d'autres peut donner des idées, mais n'apporte pas nécessairement grand-chose à la recherche si l'historien n'est pas d'une extrême attention envers les différences de contexte. Pire, même, comme le remarque l'historien et archéologue Pascal Butterlin, dans son travail de compréhension de l'expansion urukéenne au Moyen-Orient au IV^e millénaire avant notre ère, la transposition de

certaines modèles peut s'avérer un frein à la recherche historique :

C'est là que l'interprétation de nos données se heurte aux modèles historiques ambiants : on ne peut soutenir l'existence d'une économie-monde urukéenne, par exemple, sans se situer dans une vision radicalement moderniste de l'économie ancienne du Moyen-Orient. On ne peut, inversement, crier à l'anachronisme de cette vision sans se situer dans une démarche primitiviste. [...] Notre propos est de montrer que la colonisation de l'époque d'Uruk par ces modèles parasite la discussion. Elle empêche surtout de tenir un discours historique adapté aux sources. Le résultat est un discours stérile : en faisant de l'expansion urukéenne un sous-produit déduit de théories qui lui sont étrangères, on ne peut en faire par la suite le socle⁸¹ de discussion de l'histoire des relations culturelles de Mésopotamie.

À force de vouloir *introduire* des modèles conçus dans d'autres contextes dans le cadre de sa réflexion, on introduit aussi les polémiques qui allaient avec et on en oublie donc finalement parfois les spécificités de son propre objet d'étude.

Le piège des modèles sous-jacents

Venons-en maintenant à d'autres modèles historiques, dont l'usage est peut-être le plus redoutable pour les historiens, ceux que nous appellerons sous-jacents et qu'on pourrait aussi bien appeler discrets.

Comme on l'a vu, un processus classique consiste à établir un modèle et souvent à lui donner un nom, souvent d'un mot. On en a déjà croisé plusieurs dans les pages qui précèdent comme pilarisation, primitivisme, modernisme, darwinisme, colonisation. La simple évocation de ces mots renvoie celui qui les utilise ou qui les rencontre vers le modèle en question par association d'idée. Et si d'aventure ces mots, finalement assez peu fréquents, ne disent rien au lecteur ou à l'auditeur, leur rareté ou leur forme particulière – la présence d'un mot en -isme par exemple – sont des indices suffisants pour l'inviter à la prudence dans leur utilisation, voire à se renseigner pour être sûr de son fait. Là où les choses deviennent plus compliquées, c'est que parfois des mots

⁸¹ Pascal Butterlin, *op. cit.*, p. 160.

courants, d'un usage quasi quotidien, peuvent aussi être liés à des modèles. C'est pourquoi nous parlons de modèles sous-jacents ou discrets. S'il n'y prend garde, l'historien peut donc comme tout le monde se retrouver à utiliser des modèles sans en être conscient, ce qui est, bien entendu, potentiellement problématique pour son raisonnement.

Les modèles faussement universels

Dans cet ordre d'idée, il y a d'abord les faux modèles universels. Il arrive en effet que certains modèles soient tellement diffusés, tellement communs qu'ils sont considérés comme universels, et qu'on les mobilise sans cesse comme un fait acquis, oubliant de la sorte qu'il ne s'agit que de représentations simplifiées d'une réalité donnée, celle des documents utilisés pour la produire. Bref, on oublie tout simplement qu'il ne s'agit que de modèles et on les confond avec la réalité!

L'exemple religieux illustre cela de manière parfaite. Quand on parle de religion dans notre culture occidentale, c'est toujours évoquer un objet qui rassemble un certain nombre de caractéristiques que tout le monde identifie bien : 1) une foi sincère en une divinité dont l'unicité est pratiquement toujours sous-entendue (que ce soit Yahvé, Dieu ou Allah), 2) un corpus assez fourni de doctrines et de croyances, 3) une communauté relativement importante, avec une forme d'organisation, des pratiques, des rites, des traditions. Dès que certains de ces éléments semblent manquer, la pente naturelle, si l'on ose dire, est de considérer qu'il n'est plus question de religion, mais de philosophie, de secte ou de superstition, selon qu'on se situe dans les registres de la supériorité amicale, de l'hostilité ou du mépris hautain.

Que nous trouvions en 2009 dans notre boîte aux lettres un petit papier du « Professeur Tou » qui nous promet de résoudre tous nos problèmes, « Amour, Chance, Travail, Désenvoûtement, Maladie inconnue, Contre tous les mauvais sorts et malchances : Examens, Concours etc. », instinctivement, nous penserons à l'esprit superstitieux de ceux qui iront le contacter, mais jamais notre premier mouvement ne nous portera à voir là quelque

chose de réellement religieux. Allons maintenant à Notre Dame de la Garde, à Marseille : nous y voyons ces manifestations de la piété religieuse – à la limite un peu excessive – que sont les innombrables ex-voto qui couvrent les murs de l'église. Pourtant qu'y lit-on? Un remerciement pour un examen réussi en 1963, un autre pour une guérison la même année, un autre du patron et de l'équipage d'un chalutier pour une protection en mer en 1983, enfin, plus poignant, cette mère qui rend grâce que son fils n'ait pas été une des victimes du massacre du blindé postal en 1984. En réalité, en cherchant bien, on trouverait sur les murs de Notre Dame des remerciements pour à peu près tous les services rendus par le Professeur Tou et ses confrères, à l'exception notable de tout ce qui est relatif au sexe ou à l'affectif. Mais là, on n'oubliera pas que la plupart des ex-voto de Notre Dame sont en réalité silencieux sur le motif du remerciement... Où en arrive-t-on sinon à l'idée que les clients du professeur Tou ne sont peut-être pas plus ou moins superstitieux que les débiteurs de Notre Dame de la Garde, qu'il est peut-être plus pertinent d'aborder l'ensemble de ces manifestations comme un tout, sans ranger les unes dans la catégorie religion mais pas les autres.

Si l'on y regarde de plus près, ce que nous concevons presque instinctivement comme *la* religion n'est en réalité qu'un modèle, qui dérive des caractéristiques des mouvements qui se réclament du christianisme, et surtout de la manière dont eux-mêmes voient et conçoivent la religion, même s'il est vrai qu'on n'en est quand même plus au stade de ces vieux catéchismes, qui expliquaient aux enfants que « La véritable religion est la RELIGION CATHOLIQUE »⁸². Dès lors, à peine sort-on des diverses formes de christianisme, que le modèle s'applique avec nettement plus de difficulté et commence à grincer. Passe encore pour le judaïsme rabbinique et l'islam, mouvements finalement assez proches du christianisme, il est en revanche totalement inadapté dès qu'on se tourne vers des sociétés vraiment différentes dans le temps ou dans l'espace, comme l'étaient par exemple les

⁸² *Catéchisme du diocèse de Saint-Claude*, Lille, Désclée, de Brouwer et Cie, 1896, p. 15, typographie d'origine.

sociétés antiques. Ainsi, si l'on suivait le modèle courant de la religion, il serait impossible de parler de « religions » antiques, à peine aurait-on des simulacres, et on épouserait ainsi l'ancienne argumentation chrétienne contre le « paganisme ». À cette aune d'ailleurs, même le judaïsme ancien de la Torah n'est plus une religion très orthodoxe. Et de fait, pendant très longtemps, les historiens de la religion romaine, pour prendre cet exemple, étudiant les sources qu'ils avaient à leur disposition, trouvaient que cette religion romaine n'était plus qu'une forme appauvrie de religion. Un reste froid de quelque chose avait dû exister de manière entière « avant » et qui était maintenant réduit à des rites sans spiritualité⁸³. Le monde romain était en quelque sorte prêt pour l'arrivée d'une nouvelle *vraie* religion, le christianisme. Évidemment, puisque c'était la matrice du modèle de référence!

Il faut reconnaître qu'en dehors de quelques spécialistes, la plupart des historiens restent sur ce modèle de la religion, qui fonctionne bien et ne leur pose pas de problème tout simplement parce qu'ils étudient des sociétés chrétiennes. Mais si l'historien veut vraiment faire de l'histoire des religions et sortir du contexte chrétien, il est nécessaire au préalable de rejeter le modèle courant pour en poser un plus opératoire⁸⁴.

Modèles flous, modèles vides

Il existe également dans le vocabulaire courant une palette de mots dont l'usage renvoie directement à des modèles, mais celui qui les utilise, croyant marcher en terrain sûr, ne sait en réalité souvent pas bien de quoi il retourne.

Ainsi, dans le vocabulaire courant, il est très fréquent de parler et d'entendre parler de « classes sociales ». Le terme de classe est d'ailleurs très ancien puisqu'il correspondait déjà à une forme très particulière de segmentation de la société romaine antique.

⁸³ John Scheid, *Religion et piété dans la Rome antique*, Paris, Albin Michel, 2001; Id., *Quand faire c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, Aubier, 2005.

⁸⁴ Voir les remarques de Philippe Borgeaud, *Aux origines de l'histoire des religions*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, qui explique les principes de cette démarche.

Tombé largement en désuétude, il est revenu dans le vocabulaire social aux XIX^e et XX^e siècles, mais quand il est maintenant utilisé, qui prend le temps de préciser à quel modèle précis il fait référence? Pour faire simple, il y a en effet deux grands modèles différents de la classe sociale qui coexistent actuellement, l'un émanant de Marx pour qui la classe était un ensemble supérieur à la somme des individus le composant, l'autre venant de Weber chez qui la classe était simplement un regroupement que opéré sur la base de conditions d'existence similaires. Parler de classe sociale sans préciser à quel courant on se rattache revient donc à utiliser un modèle « flou »⁸⁵.

Autre terme que l'on retrouvera régulièrement dans la littérature historique, celui d'*aristocrates*, qui renvoie à un modèle social ancien associé à l'Ancien Régime. Sauf que ce mot n'existait pas sous l'Ancien Régime et ne renvoie donc alors à aucune réalité sociale particulière de cette époque. Le mot n'est apparu en France qu'à la veille de la Révolution française et désigna jusqu'à la fin du XIX^e siècle une catégorie politique, et non sociale. Dès lors, un simple paysan favorable au pouvoir des nobles était donc considéré comme un aristocrate. Ce n'est qu'à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle que le mot a imperceptiblement glissé du vocabulaire politique vers le vocabulaire social, mais très peu d'historiens s'en sont rendus compte. Les *aristocrates* ont pourtant contaminé l'ensemble du discours historique et rares sont les auteurs qui essaient d'éviter le terme – quelle que soit la période. Les travaux portant sur la société romaine républicaine, par exemple, font la part belle aux aristocrates et aux aristocraties, mais il est facile de montrer que tous ces travaux renvoient à un modèle social sous-entendu qui n'a jamais été même discuté, et qui donc, de fait, n'existe pas⁸⁶! La conséquence directe est que la référence à ce modèle social en réalité inexistant parasite en

⁸⁵ La question de la définition des classes sociales n'est ici que survolée : pour une vision plus développée, voir Louis Chauvel, « Le retour des classes sociales? », *Revue de l'OFCE*, 79, oct. 2001, p. 315-359.

⁸⁶ Christian Stein, « Qui sont les aristocrates romains à la fin de la République? », dans Henri-Louis Fernoux et Christian Stein (dir.), *Aristocratie antique*, *op. cit.*, p. 127-159 (ici surtout 127-142).

permanence l'histoire sociale romaine, puisque les uns et les autres n'arrivent pas à s'accorder en utilisant un modèle vide. Vide parce qu'il y a bien un nom et des sous-entendus, mais en réalité rien de structuré derrière le rideau de fumée.

La présentation qui précède est surtout une mise en garde contre certains usages inadéquats et maladroits des modèles en histoire. Elle n'appelle pas à proprement parler de conclusion, peut-être juste une ultime mise en garde. Les modèles font depuis toujours partie des outils de l'historien, et un outil a toujours deux usages possibles, un bon et un mauvais, qui dépendent de la rigueur, de l'attention et de la volonté de l'utilisateur. On ne se cachera bien sûr pas que le contexte a beaucoup évolué à partir du milieu du XX^e siècle; qu'avec le développement de la mathématisation dans les sciences humaines et sociales, qu'avec l'essor du dialogue entre l'histoire et ces autres sciences, la mobilisation des modèles par l'historien doit peut-être se faire de manière encore plus prudente qu'auparavant, pour éviter autant que faire se peut les confusions avec les disciplines voisines. Néanmoins même si les modèles et la modélisation posent parfois désormais des difficultés spécifiques à l'historien, ce n'est pas une raison pour abandonner des exercices intellectuels qui restent stimulants et utiles, mais qu'il faut toujours savoir garder sous contrôle afin de se prémunir contre tout risque ou tentation de dérapage. Sous peine, pour paraphraser Fernand Braudel, « de courir, Dieu sait où! »

Bibliographie :

- Andreau, Jean, « Vingt ans après *L'économie antique* de Moses I. Finley : présentation », *Annales ESC*, 1995, n° 5, p. 947-960.
- Annales*, (la Rédaction), « Histoire et sciences sociales », *Annales ESC*, 1988, n° 2, p. 291-293.
- Annales*, (la Rédaction), « Tentons l'expérience », *Annales ESC*, 1989, n° 6, p. 1317-1323.

- Atsma, Hartmut et André Burguière (dir), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1990.
- Aymard, Maurice, « La formalisation à l'épreuve de l'anachronisme : les historiens et le marché », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon, Pierre-Michel Menger (dir.), p. 179-195.
- Aymard, Maurice, « Histoire et comparaison », dans Atsma, Hartmut et André Burguière (dir), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Éditions de l'EHESS, Paris, 1990, p. 271-278.
- Bernardini, Jean-Marc, *Le darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS éditions, 1997.
- Bloch, Marc, *La société féodale*, préf. de Robert Fossier, Paris, Albin Michel, [1939-1940] 1994.
- Bloch, Marc, « Que demander à l'histoire? », dans *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Becker, Annette et Étienne Bloch (éd.), Paris, Gallimard, 2006, p. 469-484 [première publication par le Centre polytechnicien d'études économiques, *Bulletin*, janvier 1937, n° 34, p. 15-22].
- Bois, Guy, *La mutation de l'an mil. Lournand, village mâconnais de l'antiquité au féodalisme*, préf. de Georges Duby, Paris, Fayard, 1989.
- Borgeaud, Philippe, *Aux origines de l'histoire des religions*, Paris, Éditions du Seuil, 2004
- Boyer, Robert, « Historiens et économistes face à l'émergence des institutions du marché », *Annales HSS*, 2009, n° 3, p. 665-693.
- Braudel, Fernand, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, 1958, n° 4, p. 725-753.
- Braudel, Fernand, « Unité et diversité des sciences de l'homme », *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1, 1960, p. 17-22 (*Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, [1969] 1993, p. 85-96.
- Braudel, Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, [1949] 1966.
- Bresson, Alain, « Moses Finley », dans Sales, Véronique (éd.), *Les historiens*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 178-192.
- Bresson, Alain, « Au-delà du primitivisme et du modernisme : Max Weber ou John Nash? », *Pallas*, 74, 2007, p. 17-30.
- Bresson, Alain, *L'économie de la Grèce des cités*, I, *Les structures et la production*, Paris, Armand Colin, 2007, II, *Les espaces de l'échange*, Paris, Armand Colin, 2008.
- Butterlin, Pascal, *Les temps proto-urbains de Mésopotamie. Contacts et acculturation à l'époque d'Uruk au Moyen-Orient*, Paris, CNRS Éditions, 2003.

- Cartier, M., « Les historiens chinois, du marxisme au comparatisme. L'exemple du féodalisme », dans Atsma, Hartmut et André Burguière (éd.), *Marc Bloch aujourd'hui*, p. 299-305.
- Catéchisme du diocèse de Saint-Claude*, Lille, Désclée, de Brouwer et Cie, 1896.
- Chauvel, Louis, « Le retour des classes sociales? », *Revue de l'OFCE*, 79, oct. 2001, p. 315-359.
- Courtois, Stéphane, *Communisme et totalitarisme*, Paris, Perrin, 2009.
- Decret, François et Mhamed Fantar, *L'Afrique du nord dans l'Antiquité. Des origines au V^e siècle*, Paris, Payot, 1981.
- Deron, Francis, « Cimetières du maoïsme », *Commentaire*, n° 125, printemps 2009, p. 95-102.
- Dockès, Pierre et Bernard Rosier, « Histoire "raisonnée" et économie historique », *Revue économique*, 1991, vol. 42, n° 2, p. 181-210.
- Domarchi, Jean, « Contre l'économétrie », *Annales ESC*, 1958, n° 2, p. 308-321.
- Febvre, Lucien, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, [1952] 1992.
- Fernoux, Henri et Christian Stein (dir.), *Aristocratie antique. Modèles et exemplarité sociale*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2007.
- Finley, Moses I., *L'économie antique*, Paris, Les Éditions de Minuit, [1973] 1975.
- Finley, Moses I., *Sur l'histoire ancienne. La matière, la forme et la méthode*, Paris, La Découverte, [1985] 1987.
- Forclaz, Bertrand, « Le foyer de la discorde? Les mariages mixtes à Utrecht au XVIII^e siècle », *Annales HSS*, 2008, n° 5, p. 1105-1123.
- Frydman, Roman et Michael D. Goldberg, « La fiction des "anticipations rationnelles" », *Le Monde*, 10/10/2009.
- Fukuyama, Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.
- Garnsey, Peter et Richard Saller, *L'Empire romain. Économie, société culture*, Paris, Éditions la Découverte, [1987] 1994.
- Gérard-Varet, Louis-André et Jean-Claude Passeron (dir.), *Le modèle et l'enquête. Les usages du principe de rationalité dans les sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1995.
- Gérin, Paul, « À propos de la "pilarisation" en Wallonie », *Revue belge d'histoire contemporaine*, 13, 1982, p. 163-176.
- Gilli, Patrick (dir.), *Les élites lettrées au Moyen-Âge. Modèles et circulation des savoirs en Méditerranée occidentale (XII^e-XIV^e siècles)*, Montpellier,

- Presses universitaires de Méditerranée, 2008.
- Gobineau, Joseph-Arthur dit comte de, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. I, Paris, Firmin-Didot, 1884, p. XIII-XIV [réimpr. 1940].
- Greiff, Avner, *Institutions and the Path to the Modern Economy. Lessons from Medieval Trade*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- Grenier, Jean-Yves, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger, (dir.), *Le modèle et le récit*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.
- Grenier, Jean-Yves, « Du bon usage du modèle en histoire », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger (dir.), *Le modèle et le récit*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 71-101.
- Gribaudo, Maurizio et Pierre-André Chiappori, « La notion d'individu en microéconomie et en micro-histoire », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon, Pierre-Michel Menger (dir.), p. 283-313.
- Hanson, Victor D., *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, préf. de John Keegan, Paris, Les Belles Lettres, [1989] 1990.
- Hopkins, Keith, « Taxes and Trade in the Roman Empire », *Journal of Roman Studies*, 70, 1980, p. 101-125.
- Horden Peregrine et Nicholas Purcell, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Malden MA, Oxford, Victoria, Blackwell, 2000.
- Huntington, Samuel P., *Le choc des civilisations*, Paris, Éditions Odile Jacob, [1996] 1997.
- Hurlet, Frédéric (dir.), *Les Empires. Antiquité et Moyen-Âge : Analyse comparée*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.
- Israel, Giorgio, *La mathématisation du réel. Essai sur la modélisation mathématique*, Paris, Seuil, 1996.
- Israel, Giorgio, « Modèle récit ou récit modèle », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon, Pierre-Michel Menger (dir.), p. 363-424.
- Kennedy, Paul, *Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Paris, Payot, [1988] 1989.
- Kula, Witold, « Histoire et économie : la longue durée », *Annales ESC*, 1960, n° 2, p. 294-313.
- Kula, Witold, *Théorie économique du système féodal. Pour un modèle de l'économie polonaise, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Mouton, 1970.

- Landes, David et Francis Fukuyama, « Richesse et culture : une conversation », *Commentaire*, 125, printemps 2009, p. 59-65.
- Latouche, Serge, *L'invention de l'économie*, Paris, Albin Michel, 2005.
- Leclant, Jean (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, PUF, 2005.
- Lepetit, Bernard, « De l'échelle en histoire », dans Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil/Gallimard, 1996, p. 71-94
- Lévy-Leboyer, Maurice et François Bourguignon, *L'économie française au XIX^e siècle. Analyse macroéconomique*, Paris, Economica, 1985.
- Mandelbrot, Benoît, *Fractales, hasard et finance (1959-1997)*, Paris, Flammarion, 1997.
- Matthews, Roger, *The Archaeology of Mesopotamia. Theories and Approaches*, Londres Routledge, 2003.
- Mongin, Philippe, « Retour à Waterloo. Histoire militaire et théorie des jeux », *Annales HSS*, 2008, n° 1, p. 39-69.
- Moyen, Philippe, « De la Rome de briques à l'Empire de pierre : un modèle géohistorique de l'empire romain des I^{er}-II^e siècles », *Mappemonde*, 57, 2000, n° 1, p. 17-21.
- Moyen, Philippe, « L'aventure grecque : un modèle géohistorique », *M@ppemonde*, 73, 2004/1, 4 p. [en ligne] <http://mappemonde.mgm.fr/num1/articles/art04105.pdf>, consulté le 15 octobre 2009.
- Nicolet, Claude, *Rendre à César. Économie et société dans la Rome antique*, Paris, Gallimard, 1988.
- Noiriel, Gérard, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Gallimard, [Belin, 1996] 2005.
- Patlagean, Évelyne, « Europe, seigneurie, féodalité. Marc Bloch et les limites orientales d'un espace de comparaison », dans Atsma, Hartmut et André Burguière éd., *Marc Bloch aujourd'hui, Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 279-298.
- Pumain, Denise, « Les modèles d'auto-organisation et le changement urbain », *Cahiers de Géographie du Québec*, 42, 1998, p. 349-366.
- Scheid, John, *Religion et piété dans la Rome antique*, Paris, Albin Michel, 2001.
- Scheid, John, *Quand faire c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, Aubier, 2005.
- Schiavone, Aldo, *L'histoire brisée. La Rome antique et l'Occident moderne*, Paris, Belin, [1996] 2003.
- Segal, Michael, « The Text of the Hebrew Bible in the Light of the Dead Sea Scrolls », dans Mauro Perani (éd.), *L'analisi dei testi ebraici. Metodi e problemi fra tradizione e innovazione. Atti del XX convegno internazio-*

- nale dell' AISG, Ravenna 11-13 settembre 2006, dans *Materia giudaica*, XII/1-2, 2007, p. 5-20.
- Stein, Christian, « Qui sont les aristocrates romains à la fin de la République? », dans Fernoux, Henri-Louis et Christian Stein (dir.), *Aristocratie antique*, p. 127-159.
- Tran, Nicolas, « Écrire l'histoire des économies antiques : la controverse entre "primitivisme" et "modernisme" et son dépassement », dans Brulé, Pierre, Jacques Oulhen et François Prost (éd.), *Économie et société en Grèce antique (478-88 av. J.-C.)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 13-28.
- Yongyi, Song (éd.), *Les massacres de la Révolution culturelle*, Paris, Buchet/Chastel, [2002] 2008.
- Stiglitz, Joseph E., Carl E. Walsh et Jean-Dominique Lafay, *Principes d'économie moderne*, Bruxelles, De Boeck, [1993] 2007.
- Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971.
- Vignaud, Laurent-Henri, « La querelle des docteurs : transgression et violence heuristique dans l'Affaire Sokal (1996-2005) », dans Vincent Azoulay et Patrick Boucheron (dir.), *Le mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, p. 147-167.
- Xénophon, *Économique*, texte établi et traduit par Pierre Chantraine, Les Belles Lettres, Paris, 1949.
- Zuckermann, Constantin, *Du village à l'Empire. Autour du registre fiscal d'Aphroditô (525/526)*, Paris, Association des Amis du Centre d'histoire et de Civilisation de Byzance, 2004.